

YERVANT ODIAN

Journal de déportation

*Traduit de l'arménien par Léon Ketcheyan
Préface de Krikor Beledian*

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :
Photographie de Julian Merkel, 1929 (© ODPa, Bruxelles).

REMERCIEMENTS :

L'éditeur tient à remercier Jean Garbis Artin (ARAM), Alice Aslanian, Sevan Deirmendjian (Istanbul), Grigor Djanikian (Erevan), Ara Koçunyan (*Jamanak*, Istanbul), Armen Mazloumian (Alep), Anahide Ter Minassian, Arpik Missakian, George Ohanian (Chicago), Agnès Ouzounian, Armen Samuelian, Ara Sarafian, Alice Der Vartanian, les Éditions Aras (Istanbul), et J.-P. P.

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE
DANS LE CADRE DE L'ANNÉE DE L'ARMÉNIE.

TITRE ORIGINAL : *Անիծեալ տարիներ (անձնական յիշատակներ), 1914-1919*

COPYRIGHT © 1919, 2009, JAMANAK, ISTANBUL

COPYRIGHT © 2010, ÉDITIONS PARENTHÈSES
72, COURS JULIEN — 13006 MARSEILLE

ISBN 978-2-86364-196-5

PRÉFACE

MORT ET VIVANT, LE TÉMOIN EXEMPLAIRE

par Krikor Beledian

Voici un livre exceptionnel à plus d'un titre. C'est l'un des rares témoignages écrit par un écrivain de langue arménienne sur son expérience du génocide de 1915. Il a fallu quatre-vingt-dix ans pour qu'il nous parvienne. Publié en feuilleton à son retour des déportations, longtemps oublié dans les colonnes d'un journal, négligé, méconnu voire méprisé par la critique, il vient d'être exhumé. Trois éditions successives en cinq ans, en arménien, en anglais, et ici en français ! En un temps très court, l'ouvrage est devenu une référence.

Comme le livre phare *Si c'est un homme* de Primo Levi, et *L'Espèce humaine* de Robert Antelme dont les réceptions sont aussi étrangement décalées, il y a quelque chose de paradoxal dans cette gloire tardive pour un texte sorti de la plume de l'un des écrivains le plus prolifique, le plus édité et le plus lu de la littérature arménienne des Temps modernes. Est-ce là le propre de la temporalité du génocide dont l'omniprésence dans les recoins les plus reculés de la mémoire exige un temps considérable pour que *l'événement finisse par avoir lieu et se transmette* ?

Romancier célèbre et satiriste redouté, Yervant Odian est cet homme que la police secrète turque vient arrêter chez lui, à Constantinople, le 7 septembre 1915. Entré en clandestinité dès le 24 avril, il avait commis l'imprudence de croire qu'il avait échappé

aux rafles des intellectuels de la capitale ottomane, lesquelles enclenchaient le processus d'extermination du peuple arménien de l'Empire. Cette intelligentsia était déportée vers les camps de Tchanguere et d'Ayach, en Anatolie centrale. Elle disparaissait sans laisser de traces, ou si peu, justement vers la fin de ce même mois d'août, lors des déplacements par convois vers d'autres horizons. Ces camps allaient servir de lieux de détention aux soldats anglais et français faits prisonniers dans les Dardanelles. Il n'était pas question que ces derniers entrent en contact avec les détenus arméniens.

8

L'arrestation tardive de Yervant Odian lui a épargné un sort scellé d'avance. C'est presque une chance qu'il ait suivi un périple « plus classique » et se soit mêlé à la masse anonyme des déportés des villes et des villages venant des régions occidentales de l'Empire ottoman et dirigés vers les mouiroirs des déserts de Syrie, tout au long de l'Euphrate. Cela lui a permis de mieux comprendre la logique de l'annihilation collective et d'être relativement protégé. Le lecteur de ce *Journal de déportation* (*Les Années maudites* est la traduction littérale du titre arménien) a l'occasion de connaître par le menu les tours et détours de cette incroyable odyssée parsemée de dangers où l'écrivain constamment menacé finit par être miraculeusement sauvé.

Yervant Odian est le descendant d'une illustre famille bourgeoise de la capitale de l'Empire ottoman. Son oncle paternel, Krikor Odian (1834-1887), n'est autre que l'un des rédacteurs de la Constitution ottomane et du Règlement ou « Constitution nationale » arménienne. Sous le règne d'Abdul Hamid II, cet homme éclairé — au sens donné au mot au XVIII^e siècle — a pris le chemin de l'exil vers Paris où il meurt (il est enterré au Père-Lachaise). Pour le jeune Yervant, le prestige de cet oncle à la fois homme politique et écrivain, est immense. En outre, par l'intermédiaire de son père, diplomate de carrière, consul ottoman en Roumanie, il connaît les rouages du pouvoir. Il a reçu une éducation soignée. Il maîtrise non seulement

l'osmanli, la langue officielle de l'Empire, mais également le français et l'anglais. Malgré les possibilités qu'offrent de tels atouts, le jeune homme se lance dans une carrière littéraire. Il devient un membre du groupe des écrivains dits réalistes que les persécutions suivant les premiers massacres d'Arménie (1895-1896) dispersent. Comme le font ses amis et compagnons, il prend le chemin de l'exil, se retrouve à Paris, puis à Manchester, où il édite un journal, et finit par s'installer en Égypte. Il suit de près la lente décomposition du régime d'Abdul Hamid II. Il survit de sa plume, publie revues et brochures dans lesquelles éclate sa verve de satiriste. De ce premier exil sortira le récit *Douze années loin de Constantinople* (1912). Un chef-d'œuvre où le mémorialiste se penche sur un passé récent et s'exerce à l'autobiographie. L'expérience sera précieuse lors de la rédaction du *Journal de déportation*.

Comme nombre de ses contemporains, écrivains et intellectuels émigrés profitant de la proclamation de la Constitution ottomane et de la chute du sultan (1908), Odian retourne dans sa ville natale. Il signe le premier volet de la trilogie satirique, *Camarade Pantchouni* (1911), où il s'en prend aux « pseudo-révolutionnaires » semant la bonne parole dans les provinces arméniennes déjà fortement ébranlées par les massacres de Cilicie (1909). Cette critique sévère des parasites, des faux patriotes et des démagogues de toute espèce est une constante dans son œuvre. Son humour, son ironie, mais également sa simplicité, sa bonhomie, sa probité intellectuelle légendaire se déploient dans ses innombrables chroniques et ses vastes romans-feuilletons qu'apprécie le lectorat jusqu'à nos jours. Odian est une signature recherchée qu'auréole la renommée d'un satiriste à la fois craint et respecté. Il figure donc « naturellement » sur les listes établies par le ministre de l'Intérieur Talaat Pacha pour éliminer les cercles intellectuels avant de procéder à la liquidation des Arméniens de l'Empire moribond. Odian est déporté le

14 septembre 1915 et ne rentre à Constantinople que le 17 novembre 1918, après la capitulation de l'Empire ottoman à Moudros, le 30 octobre 1918.

Sous-titrés «Souvenirs personnels», l'œuvre n'est à proprement dit «journal» que dans un sens large du terme. C'est un récit continu dont les divers épisodes suivent un ordre chronologique rigoureux. Ponctué d'indications topographiques précises, le périple dessine une boucle parfaite entre le départ et le retour. L'œuvre a été publiée dans le journal *Jamanak* [Temps] entre février et septembre 1919 dans ce Constantinople occupé par les armées des Puissances de l'Entente. C'est l'époque où les rescapés tentent de rentrer chez eux et commencent à relater ce qu'ils ont enduré. Dans une lettre datée du 23 janvier 1919, adressée au poète et infatigable défenseur de la cause arménienne, Archag Tchobanian (1872-1954), à Paris, Odian déclare : «Je suis vivant, après une effroyable, une inimaginable odyssée de trois ans et demi. J'ai été déporté jusqu'à Der ez-Zor, plus au sud, dans le désert de Mésopotamie, à Al Busseira, entre l'Euphrate et le fleuve Khabour, là exactement où Ézéchiel a eu ses visions. Je ne sais pas si je vais pouvoir écrire tel quel tout ce que j'ai vu, mais je vais essayer. Ce sera un vaste ouvrage, peut-être quelques volumes.» On a là le programme du livre visiblement encore en gestation.

Or l'œuvre est mûrement réfléchie. Certaines parties semblent le fruit de longs exercices de mémorisation auxquels ont habituellement recours les prisonniers placés sous haute surveillance, privés d'instruments appropriés ou à qui il est interdit d'écrire. On remarque qu'à Hama, en Syrie du nord, en 1916, profitant des possibilités qu'offre un refuge relativement protégé, Odian commence à tenir un journal intime : «J'avais rempli trois cahiers que je conservais avec soin dans une fente située au-dessus de la fenêtre de ma chambre.» Dans ces cahiers, il note au jour le jour «les événements

II

ayant peu ou prou de l'importance, les nouvelles du jour, [s]es entrevues avec des amis de passage à Hama et même les mouvements de troupes. Autant de choses très dangereuses dans leur intégralité. » Un jour après une descente-surprise de la police qui se termine par son arrestation, l'écrivain fait détruire ces cahiers. Plus tard, en 1919, dans un entretien qu'il accorde à la revue *Chanth* de Constantinople, il revient sur cette destruction qu'il regrette énormément. Ces notes perdues et pourtant présentes dans l'esprit de leur auteur constituent sans nul doute l'origine et le matériau de l'ouvrage.

Les pages écrites pendant le génocide, sur les lieux mêmes de la déportation, sont rarissimes. Les déportés étaient rarement des gens dont l'écriture était le métier. Des conditions matérielles précaires, dont cet ouvrage nous donne une idée, rendaient hasardeuse et pleine de risques toute entreprise de collecte et d'enregistrement d'informations. En le lisant, on comprend l'enjeu, la conscience de la portée réelle des événements subis. Écrire sur les champs mêmes de la mort, dans la plus grande urgence est d'une audace folle. De fait, il inscrit le projet testimonial dans le cercle infernal de la lutte pour la survie. Comme son contemporain Aram Andonian, le futur auteur du *Grand crime* et des *Documents officiels sur les massacres arméniens*¹ qu'il rencontre clandestinement à Alep, Odian a saisi d'emblée la nécessité de « signifier » (*nechanagel*, dit-il), à savoir consigner par écrit les atrocités. Contrairement à ce que la critique affirme avec une mauvaise foi évidente — en l'occurrence Hagop Ochagan (1883-1948) dans le huitième volume de son monumental *Panorama de la littérature arméno-occidentale*² — Odian a fort bien compris que les déportations dans des régions désertiques particulièrement

¹ On peut lire en traduction les nouvelles d'Andonian inspirées directement de son expérience du génocide, *En ces sombres jours*, Genève, Métispresses, 2007, traduit de l'arménien par Hervé Georgelin.

² Hagop Ochagan, *Panorama de la littérature arméno-occidentale*, vol. 8, Antélias, Éditions du Catholicossat arménien de Cilicie, 1980, pp. 279-449.

inhospitalières constituent le processus même de l'anéantissement et que témoigner est à la fois essentiel et périlleux. Aussi prend-il la peine de souligner l'acharnement des autorités centrales à son égard. Au début de l'année 1918, il apprend l'arrivée à Alep d'un ordre spécial demandant à la police d'éloigner encore plus loin ce « journaliste » renommé. Lequel joue en partie le rôle de regard extérieur entièrement captivé par le déroulement des événements et habité par une espèce de passion de fixer tout ce qu'il voit et entend. Or, il ne peut occuper complètement cette place d'observateur souverain puisqu'il est en même temps sujet identifié et destiné à être éliminé. Que cette identité ait des connotations raciales va de soi. Il suffit de rappeler qu'ayant de gré ou de force abjuré sa foi et s'étant métamorphosé en « Aziz Nouri », notre journaliste continue à être persécuté !

12

Les remarques telles que « souvenirs personnels » ou « histoire de mon exil » qu'on trouve sous la plume de l'auteur recouvrent très partiellement un récit qui prend l'allure d'une grande construction en mouvement dans le temps et dans l'espace et brasse une quantité formidable d'informations. Bien qu'il écrive à la première personne, le journaliste-témoin parle fort peu de lui-même. Il est même avare de confidences. Il tient à nous épargner ses états d'âme, ses angoisses et ses doutes³. Pris dans les mailles d'un imposant système d'extermination à ciel ouvert, il ne pense qu'à s'en échapper. Aussi met-il en œuvre toutes les ruses de son intelligence, ses dons d'observation, sa connaissance de la psychologie du pouvoir, de la mentalité des exécutants et de leur comportement, pour conserver sa lucidité dans cette espèce de survie végétative à laquelle la faim et les privations réduisent l'homme en déportation. Échapper au mouvoir du

³ Malgré toutes les différences qui éloignent le témoignage d'Odian de celui de Vahram Altounian, on ne peut s'empêcher de constater que tous les deux évitent les allusions à leur propre souffrance et s'interdisent tout développement à

caractère psychologique ; voir notre contribution : Krikor Beledian, « Traduire un témoignage écrit dans la langue de l'autre », in Vahram et Janine Altounian, *Mémoires du génocide arménien*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

désert est une obsession. C'est l'expérience de l'échec qui l'amène à sortir de sa réserve habituelle et s'exposer devant le lecteur. Au mois de mai 1917, à Al Busseira, il quitte subrepticement le camp mais finit par être dévalisé et se retrouver seul au bord de l'Euphrate. Il est découragé. Sous la menace d'une mort imminente, il se découvre sans défense et lance un cri de protestation contre « la divinité ». Il se souvient de l'épisode de Jacob dans le désert de Mésopotamie. De tels développements sont rares dans le *Journal* et n'apparaissent qu'à des moments exceptionnels de solitude. À la fin de son récit, Odian reprend la métaphore biblique : « J'avais l'aspect d'un martyr qui vient de ressusciter ». En effet, revenir vivant de Der ez-Zor n'était pas le moindre des exploits. Dans cette figure du martyr que se constitue le témoin, celui-ci occupe la place de Lazare et il peut désormais proclamer : « Je suis l'homme qui a vu la Souffrance ». C'est un miraculé.

En fait, le témoin est emporté par une seule passion : voir, parler des autres, de cette masse immense des déportés venant de toutes les régions de l'Empire ottoman. Aussi le Moi ou le Nous joue-t-il le rôle d'une caméra ambulante à qui est confié le travail d'enregistrer en continu une expérience qui se veut la moins personnelle possible. L'écrivain intervient rarement dans la temporalité de l'expérience. Visiblement entraîné par le fil de la narration, envoûté ou halluciné, dirais-je, par ce qu'il a vécu, il évite les observations et les analyses du survivant qu'il est, ce qui aurait provoqué une rupture dans la continuité temporelle du récit et créé une certaine distance entre l'écrivain et le déporté. Il n'en demeure pas moins lucide, méticuleux, consciencieux, au point d'accumuler des données chiffrées, des noms de personnes, des détails topographiques et tout ce qui concerne l'exécution du programme d'extermination. Enregistrer tout, noter ce qui risque de disparaître sans laisser de traces, rester le plus près des choses et des hommes — c'est-à-dire conserver son

humanité — ce sont là les traits fondamentaux de cette passion pour témoigner de ceux qui ne sont plus.

Une telle passion ne peut pas s'affranchir des questions propres à l'écriture du génocide qui forment, ce que j'ai appelé ailleurs, une espèce de « protocole » du témoignage⁴. Dans la conclusion de son texte, au moment où l'œuvre se dresse devant le témoin qu'elle exclut, jetant un regard rétrospectif sur tout ce qu'il vient d'écrire et de publier, Odian remarque que « beaucoup (de lecteurs) ont pensé qu'il y avait des exagérations dans mes écrits ». Il ajoute deux remarques capitales. La première concerne le style de l'histoire. Bien sûr, le mot « histoire » répété à maintes reprises n'a aucun sens technique. Ce n'est pas la grande Histoire du génocide. C'est plutôt une histoire « personnelle » : mon histoire de la déportation et l'histoire de ma déportation. Toutefois au début du récit, le chapitre intitulé « L'origine de la Grande Guerre » a une fonction essentielle. Il situe l'histoire personnelle dans le cercle de la grande histoire. Une telle articulation se retrouve dans le vaste roman *L'espion n° 17* (trois volumes, 1921) où Odian aborde le thème de la déportation d'une manière tout à fait analogue, reliant ainsi des événements « périphériques » à la Grande Guerre, sans approfondir nécessairement la signification politique de cette articulation.

Si raconter par écrit est important, essentielle est la manière de le faire : le style du récit. Comment écrire des événements pour lesquels la mémoire de la nation n'offre aucun point d'ancrage — aucune comparaison — et auxquels ne correspond aucun mot d'une langue pourtant riche en termes désignant les meurtres collectifs ? Est-ce une catastrophe, un grand crime, un holocauste, un martyr inédit, un Golgotha sacrilège ? Comment nommer, comment aborder cela, sans être frappé d'aphasie ? La

⁴ Voir « Traduire un témoignage écrit dans la langue de l'autre », *ibid.*

question était récurrente déjà depuis les massacres « constitutionnels » d'Adana, chez les écrivains comme Souren Bartévian (1876-1921), Zabel Essayan (1878-1943) ou Daniel Varoujan (1884-1915). La destruction programmée d'un peuple, de leur peuple, semblait déjà inconcevable, inimaginable, impossible. Et la prescience de cette destruction suscitait la question : pourquoi et comment écrire ? Si l'interrogation était devenue presque un lieu commun, c'est que son objet s'avérait incontournable. Odian ne pouvait pas ne pas être confronté au problème. On en voit l'indice dans un texte de 1920, où il adopte un ton ironique pour traiter de cette littérature de « retour d'exil » qui submerge la presse arménienne à cette époque. Il lui reproche de vouloir mélanger « une grande quantité de sable aux eaux de l'Euphrate afin de rendre plus intéressants les épisodes de la déportation ». Pour éviter la monotonie, pour se faire entendre, certains survivants n'hésitent pas à verser dans un discours excessif, seul susceptible, pensent-ils, de correspondre à une épreuve singulière. L'intéressant n'est-il pas un piège ? Un piège littéraire ? Or, comme tout témoin qui se veut véridique et qui affronte le public, Odian nourrit une profonde suspicion envers l'emprise du fictionnel et que le projet de témoignage induit de manière implicite. Il a fait un choix qu'il formule ainsi : « Les lecteurs auront bien entendu remarqué que j'ai écrit cette histoire de la manière la plus dépouillée, voire dans un style très peu soigné (*ankhnam*) ». Tente-t-il de désamorcer une critique en essayant de justifier un défaut ? Mais qu'est-ce qu'un style soigné ? Une écriture soignée ? Sublime ? Obéissant aux « règles de l'art littéraire » ? Le Beau ?

Quelle que soit la réponse que l'on donnerait à ces interrogations, il semble évident que l'expérience de l'anéantissement programmé à Constantinople et réalisé dans les camps de concentration de Syrie met en question le concept même de littérature⁵. Certes, pour Odian et pour nombre d'écrivains rescapés du génocide, la littérature n'est

pas perdue, un peu comme pour Jean Cayrol qui préconisait un « art lazaréen » venant après le temps de l'horreur nazie⁶. Certains compagnons d'exil d'Odian vont bien plus loin, ils ont l'audace de croire que la beauté a une fonction salvatrice ; elle implique l'existence d'une puissance que l'annihilation n'a pas entamée. La littérature demeure toujours possible, sans qu'on sache vraiment de quelle littérature il s'agit. Odian écarte d'emblée l'obstacle d'une impossibilité de la littérature qui a fait reculer nombre d'entre eux (Zabel Essayan) avant de provoquer l'effondrement d'autres (Hagop Ochagan romancier)⁷.

16

Odian fait un choix *poétique* qui mérite qu'on s'y arrête. Son écriture ne sera pas poétique, au sens courant du terme, mais elle convoquera une poétique de la simplicité. Ce choix ne s'explique pas du tout par l'activité débordante qu'il déploie depuis son retour d'exil et qui l'aurait empêché de travailler son texte. Il est vrai que, jusqu'à son départ précipité en 1922 vers la Bulgarie, il signe coup sur coup plusieurs romans : *L'espion n° 17*, *La Femme au parapluie vert*, *Dalita ou les nouvelles jeunes filles*, *La Diaspora arménienne*. Mais toute cette production plus ou moins romanesque gravite autour de la même expérience, sans qu'elle prenne la forme du témoignage autobiographique. Autrement dit, de 1918 jusqu'à sa mort en Égypte en 1926, le désastre de 1915 qu'est le génocide demeure la matière qui nourrit l'ensemble de son œuvre aussi bien romanesque que journalistique : chroniques, bloc-notes, articles. Odian fait un choix délibéré qui est en même temps un acte quelque peu sacrilège en confiant au feuilleton d'un journal l'expérience décisive de sa vie, sa propre survie miraculeuse.

⁵ Voir Krikor Beledian, « Le retour de la catastrophe », in Catherine Coquio (sous la direction de), *Histoire trouée, négation et témoignage*, Paris, L'Atalante, 2003.

⁶ Voir Jean Cayrol, *Nuit et Brouillard*, Paris, Fayard, 1997, repris dans *Œuvre lazaréenne*, Paris, Seuil, 2007.

⁷ À ce propos on lira les analyses de Marc Nichanian, dans *Entre l'art et le témoignage, littératures arméniennes au xx^e siècle*, vol. 3 : *Le roman de la catastrophe*, Genève, Métispresses, 2008.

Le feuilleton ! C'est le second reproche que lui fait la critique — toujours le plus exigeant et le plus averti parmi les critiques : Hagop Ochagan —, prête à n'y voir que le superficiel journalistique face à la profondeur et au sérieux supposés des grandes constructions littéraires. Odian semble s'y cramponner bien qu'il ait envisagé la publication en volume. N'a-t-il pas été identifié comme « journaliste » à éliminer ? Pourquoi ne pas adhérer à cette injonction discriminatoire qui le constitue à présent comme un survivant ? Pourquoi ne pas témoigner en tant que tel ? Le feuilleton journalistique impose une poétique qui se déploie dans le *Journal de déportation* : elle privilégie l'action à la réflexion, la présentation des faits au commentaire, donne une grande place aux dialogues, multiplie les changements de ton, construit des scènes et des épisodes qui s'enchaînent et dote le récit d'un rythme haletant et haché, suivant la ligne sinueuse de l'épreuve. Cette poétique non-poétique vise non pas à représenter le Crime — la tentation à laquelle succomberont nombre d'écrivains et non des moindres — mais à le rendre imaginable au lecteur toujours méfiant et dubitatif. Aussi le récit de la déportation adopte-t-il un style « non soigné », clair, direct, accessible, donc efficace, tâchant de rester toujours dans l'articulé et le déterminé, évitant toute obscurité dans l'expression, refusant de mouler sa phrase dans les formes reconfortantes de la « bonne littérature ». Ce refus d'un langage obscur et recherché est à placer à côté du refus de Primo Levi, dans *La Trêve*. Il instaure une espèce de contre-style, qui est toujours un style, fruit d'un effort pour parvenir à la rigueur d'un entomologiste. Il n'y aura donc ni l'emphase inutile des larmes ni la rhétorique sublime des grands sentiments.

La seconde remarque que fait Odian concerne la véracité des faits rapportés : « J'ai voulu avant tout être fidèle à la vérité, n'altérer en rien les faits, n'en exagérer aucun. Et pourtant, la réalité était si effroyable que beaucoup ont cru qu'il y avait des exagérations dans

mes écrits... » Comme nombre d'écrivains, Odian tient à rester un témoin véridique, à écarter l'excessif, à n'écrire que ce qui a été vécu, vu et entendu. Le fait, rien que le fait ! Pour le témoin la vérité est nue, évidente, manifeste. Il suffit de la signifier. Odian n'ignore nullement que les événements *deviennent événements*, que les faits doivent être constitués, élaborés, qu'il incombe au narrateur d'accorder un statut au perçu, senti, vécu et d'extraire des données un sens toujours latent. En somme il est indispensable de « reconfigurer » l'ensemble. Quand le narrateur nous dit que tel incident n'était guère fortuit, qu'il était organisé et formait le maillon d'une chaîne, alors les données se muent en événements. Ce qui paraissait fortuit entre dans une logique implacable. Le récit d'Odian effectue ce genre d'aller et retour, de prolepse et métalepse. Ce faisant il suggère la lente submersion du narrateur dans la logique du Grand Crime.

« La réalité était si effroyable que... » De Zabel Essayan à Robert Antelme c'est l'éternel constat que font les témoins survivant aux atrocités. Les lecteurs ne vont pas croire ! L'immensité du crime contient en germe sa propre négation et le négationnisme s'en délecte. Alors naît la nécessité de la preuve. Le témoin est seul face au mensonge et à la négation. Est-ce la raison pour laquelle la presse arménienne de l'époque incite les rescapés à apporter des *preuves*. « Il faut prouver le grand martyr arménien » déclare un appel daté du 22 novembre 1918. Il faut étayer ses dires par des renseignements précis et exacts : énumérer les dommages subis, désigner les organisateurs, nommer les exécuteurs des crimes, apporter éventuellement des... photographies. Les réponses doivent être écrites d'une manière incisive et toujours sans fioritures littéraires⁸. Cet acharnement pour la preuve se meut-il déjà dans la logique du déni ? Odian

⁸ Je renvoie le lecteur à notre article
« Traduire un témoignage écrit dans la
langue de l'autre », *op. cit.*

ne pouvait l'ignorer. Mais il adopte une stratégie différente. Dans son récit on ne retrouve nulle part une quelconque intention de « prouver ». Même le verbe *vegayel* dans le sens possible de « prouver » fait défaut. Son substantif n'apparaît qu'à l'extrême fin de l'ouvrage, quand l'écrivain s'apprête à céder sa place au témoin : « Ceux qui ont enduré les souffrances de la déportation et ont pu survivre, ceux-là pourront témoigner que je n'ai en rien altéré la réalité⁹ ». D'autres rescapés peuvent témoigner pour le témoin. Surtout ceux ou celles qui « ont souffert infiniment plus que moi... car moi je n'avais le souci que de ma seule personne ». Cette référence à une communauté de témoins quant à la constitution et la validité du témoignage n'est-elle pas destinée à contourner la problématique historique de la preuve ? Elle vise non pas le tribunal de l'Histoire, mais celui de la Justice.

Le souci de la vérité exige une écriture nue, neutre, diaphane, voire blanche, où le dire s'épuiserait dans le dit, la phrase dans le sens, les mots devant la chose. Témoigner c'est présenter et non pas représenter. C'est annuler ce à quoi on a confié la chose la plus précieuse de sa vie. Pour en faire une trace, un amas de paroles, chu d'un désastre obscur, aurait dit Mallarmé. Ce souci de vérité transparaît dans une note publiée dans le journal *Jamanak* (décembre 1918) où Odian prophétise la naissance d'écrivains qui vont désormais « photographier » le martyr arménien. Cette métaphore de l'art photographique pour l'écriture narrative n'est pas nouvelle en soi. Elle provient d'un enthousiasme presque naïf pour une technique qui fait de la saisie soi-disant mécanique et immédiate de la réalité un idéal de probité intellectuelle et de vérité. Pour Odian et

⁹ On lira les analyses éblouissantes sur le témoignage et le thème de « personne ne peut témoigner du témoin » dans *Poétique et politique du témoignage*, Paris, L'Herne, 2005, pp. 66-68. Le texte d'Odian semble aller à l'encontre de cette analyse, puisqu'il

convoque tous les rescapés pour témoigner de la vérité du témoignage. Mais comme on ne sort jamais du cercle testimonial, le témoin demeure toujours celui pour lequel il n'y a pas de recours.

pour nombre de ses contemporains, la photographie est, pour le meilleur et pour le pire, un document infalsifiable qui se suffit à lui-même. Elle représente la limite même de l'écriture où celle-ci adhère à la chose même. L'époque de la manipulation des images n'est pas encore advenue.

Dans ce *Journal de déportation*, l'annihilation des masses est écrite dans son apparente diversité, dans sa banalité, dans la violence des choses les plus simples. Il y a là une foule de gens, des victimes, des informateurs, des fonctionnaires de l'anéantissement, toute la bureaucratie du pouvoir ottoman convoquée par le projet d'extermination, dont la réalisation effective manifeste un sens inouï de la méthode couplée à une incessante improvisation. Sur le plateau de ce grand théâtre d'atrocités, les fonctionnaires du crime minutieusement nommés sont aussi énigmatiques que des personnages de roman, c'est-à-dire incompréhensibles, inaccessibles et pourtant étrangement vivants. Ahurissants, ils le sont ! Et puis, comment ne pas être frappé par la passion du précis qui cite les lieux, les événements avec leurs dates, les distances, les conditions de vie, les ascendances et les provenances des victimes, tout cela toujours avec un luxe de détails hallucinants. En contrepoint le désespoir, l'effondrement, les illusions, les exploits, les héroïsmes, les attentes, l'acharnement à ne pas succomber, la folle rage de vouloir vivre, quitte à se pervertir, à se prostituer, à composer avec les bourreaux, à les corrompre. Revenir à une vie normale, retourner chez soi ! Les rescapés savent qu'ils ne pourront jamais retrouver *cela* qu'ils ont abandonné, cette partie d'eux-mêmes qui a été annihilée. C'est dit : « l'Arménien qui est parti ne pourra jamais revenir ».

Que fera donc le rescapé qui prend le chemin de l'improbable retour, l'exilé pour toujours, sinon écrire l'enfer, le parcourir encore une fois, dessiner les traces d'un cheminement qui l'amène au moment présent où il se constitue comme sujet, comme sujet d'une

narration à la fois mort et vivant, un vivant comme un mort, sans se faire d'illusions, sans miser sur un quelconque idéal politique ou religieux. Le scepticisme qui est l'attitude fondamentale d'Odian envers ce qu'on appelle la vie, atteint ici à sa pointe extrême. Rien ne fait sens. Le sens est un rien insensé ! Le récit de la déportation est la résurrection même, la résurrection miraculeuse qui ne débouche sur aucune sagesse.

AVANT-PROPOS

Figure majeure de l'intelligentsia cosmopolite d'Istanbul au début du ^{xx}e siècle, tout à la fois écrivain, journaliste, éditeur, traducteur, satiriste, pamphlétaire... et pour finir même victime et témoin du génocide, Yervant Odian aura su transgresser les frontières pour considérablement élargir le champ de la littérature arménienne et devenir l'auteur le plus populaire de l'entre-deux siècles.

Yervant Odian est né en 1869 dans la ville qui était alors capitale de l'Empire ottoman. Après avoir connu les affres des atrocités hamidiennes dans les années 1890, le génocide de 1915, plusieurs exodes et, malgré tous ces aléas, une reconnaissance, une carrière littéraire et journalistique exceptionnelle, le maître incontesté de la satire et du roman populaire arménien finira ses jours au Caire où il s'éteint en 1926.

Il est le fils de Khatchig Odian, diplomate, publiciste et traducteur, et de Makrouhi Aslanian. Son oncle, Krikor Odian, a été avec Midhat Pacha le rédacteur de la Constitution ottomane en 1876.

Yervant Odian étudie au collège Berbérian d'Istanbul et complète ses études en autodidacte grâce notamment à des cours particuliers auprès des professeurs du lycée français de Galatasaray. Il se consacre à l'apprentissage des langues, lit dans l'imposante bibliothèque familiale en arménien et en français (son père avait traduit Victor Hugo) : « Dès lors que je me suis mis à lire et à comprendre le français, j'ai éprouvé un curieux besoin de lecture, à tel point qu'il m'arrivait de dévorer un gros volume dans la journée. »

De 1887 datent ses premières contributions aux hebdomadaires *Massis* [Ararat] et *Manzume-i efkâr* [Recueil d'opinions]. Odian écrit des

chroniques, des textes en feuilleton, des nouvelles, des articles biographiques ou consacrés à l'histoire, des portraits, assure certaines traductions. En 1891, il devient le collaborateur régulier du journal *Hayrenik*, dont Arpiar Arpiarian (1852-1908), l'un de ses maîtres, est le rédacteur, avant d'en assurer lui-même la direction. C'est là qu'il attire plus particulièrement l'attention par ses pages satiriques.

À l'époque des massacres et des événements de 1896, il quitte Istanbul le jour même de la prise de la banque ottomane et se réfugie à l'étranger, voyageant d'Athènes au Caire, à Paris, Vienne et Londres. Au cours de ce premier exil, il travaille à Paris pendant plus d'un an comme secrétaire de rédaction et correcteur du *Dictionnaire français arménien* de Guy de Lusignan, puis en Égypte comme comptable grâce à Boghos Nubar Pacha. C'est au cours de ces années-là, imprégnant son œuvre de la mémoire des pays arabes qu'il traverse, qu'il écrit une partie de ses meilleurs romans et récits : *Les parasites de la Révolution* (1899), *L'Épée du roi Léon* (1898), *Le Propagandiste* (1901), *Hampartzoum Agha* (1904). Dans ces œuvres, Yervant Odian exprime des idées démocratiques innovantes et un brillant talent d'écrivain satirique. Les espoirs de liberté suscités par la révolution des Jeunes-Turcs favorisent son retour dans sa ville natale en 1909 et il publiera la description de ces années passées à l'étranger dans son ouvrage *Douze années loin de Constantinople* (en 1912).

De 1909 à 1915, il déploie une activité intense à Istanbul, utilisant parfois comme signature l'acronyme Yerod. Il traduit des œuvres de Tolstoï, Zola, Dostoïevski. Il collabore à des feuilles humoristiques (qu'il initie parfois) : *Kharazan* [Chaudron], *Kiko*, *Gadag* [Blague], *Mananah...* C'est à cette époque qu'il crée son personnage emblématique de Pantchouni [litt. « Qui-n'a-rien »], qu'il fait naître en 1875 à Trébizonde et pour lequel il conçoit une correspondance nourrie à ses « camarades » ; c'est donc sous forme d'une suite de lettres que paraissent à partir de 1909 : *Le camarade Pantchouni au Vaspouragan*, *Une mission à Dzabelvar, correspondance du camarade Pantchouni* (traduction française de Frédéric Feydit parue à Venise en 1961), *Le camarade Pantchouni en exil*. Il publie également : *Famille, Honneur, Morale* (1910), *Abdul-Hamid et*

Sherlock Holmes (1911), *Les lettres d'un commerçant ou l'art d'être un homme parfait* (1914), *La femme du membre de l'éphorie* (1915). Dans tous ces textes, Yervant Odian décrit, avec une ironie mordante, la bourgeoisie, le despotisme, et les parasites politiques.

En 1915, au mois de septembre, il est arrêté : imaginant que la période de terreur débutée par la rafle des intellectuels arméniens le 24 avril était terminée, il avait commis l'imprudence de quitter sa cache. Il est déporté et rejoint les colonnes d'Arméniens qui, depuis toutes les régions de l'Anatolie, sont contraints de rejoindre leur « destination finale », le désert de Syrie jusqu'à Deir ez-Zor et au-delà. Cette douloureuse épreuve dure plus de trois ans et il y survit par miracle grâce notamment à sa connaissance des langues qui lui permettra de servir de traducteur auprès de l'État-major allemand. Il réussira à revenir à Istanbul en 1918 après l'armistice. Il reprend ses activités de journaliste et d'écrivain à *Jamanak* [*Temps*], quotidien dans lequel il publie en feuilleton le récit qui est proposé ici.

En 1922, suite aux répressions contre les Grecs et les Arméniens par les troupes de Mustafa Kemal, il quitte le pays pour la Roumanie et Bucarest, puis se rend en 1924 à Tripoli au Liban et enfin au Caire en 1925 où il meurt l'année suivante à l'âge de 57 ans.

La plume de Yervant Odian est également féconde au cours de ses dernières années, pendant lesquelles il publie des journaux satiriques, écrit des chroniques, des récits ou de gros romans comme, par exemple, *L'espion n° 17* (1921), *La femme au parapluie vert* (1923), *La Diaspora arménienne* (1925).

Les principales œuvres de Yervant Odian ont été rassemblées et publiées à Erevan de 1960 à 1963 en un ensemble de six volumes.



Le récit de l'épreuve génocidaire par Yervant Odian, ici présenté en traduction sous le titre *Journal de déportation*, a été initialement publié sous le titre *Années maudites (souvenirs personnels), 1914-1919 [Anidzial darinèr (anstnagan hichadagnèr)]* dans le quotidien *Jamanak [Temps]* d'Istanbul du 6 février [24 janvier vieux style] au 25 septembre [12 septembre vieux style] 1919, en 187 épisodes, numérotés de 1 à 182 du fait de plusieurs erreurs de numérotation. Le journal *Jamanak*, fondé en 1908 par Missak Kotchounian a la particularité dans la presse arménienne de n'avoir jamais interrompu sa parution, même entre 1915 et 1918, alors qu'il était dirigé par Sarkis Kotchounian. Toutes les archives du quotidien ayant été détruites, la seule collection complète consultable des numéros publiés se trouve en Autriche, dans la bibliothèque de Vienne des pères Mekhitaristes.

26

La première publication de ce texte en volume a été réalisée par les éditions Nairi à Erevan en 2004, sous la direction de Grigor Hakopian (1958-2005). Dans ce livre un extrait n'avait pu être retrouvé. Nous avons, dans notre traduction, restitué l'intégralité du texte d'après la publication originale en feuilleton. Une traduction en anglais a paru en 2009 : *Accursed Years : my Exile and Return from Der Zor, 1914-1919* (Londres, Gomidas Institute, traduction de Ara Stepan Melkonian). Ce texte a également fait l'objet d'une nouvelle publication en arménien en 177 épisodes dans le quotidien *Haratch* (Paris), du 24 février 2005 (n° 21 143) au 13 décembre 2005 (n° 21 343).



L'alphabet arménien comportant 38 lettres, la translittération s'avère toujours délicate si l'on veut permettre une restitution phonétique commode à la lecture. D'autant qu'il existe deux branches dans la langue moderne : l'arménien oriental et l'arménien occidental qui présentent de légères variantes dans la prononciation. Yervant Odian pratiquant, comme tous les écrivains d'Istanbul, l'arménien occidental, nous avons privilégié la translittération correspondante, avec bien

sûr des exceptions lorsque l'usage a fixé une orthographe : par exemple Komitas au lieu de Gomidas.

Pour les toponymes, nous avons en général conservé les appellations utilisées à l'époque. Toutefois, l'index figurant en fin d'ouvrage (p. 433) indique en complément pour chaque lieu le nom actuel (en Turquie et en Syrie) et sa situation sur la carte (pp. 429, 430, 431).

Istanbul est toujours nommée par les Arméniens « Bolis » (*polis*), « la » ville. Yervant Odian utilise exclusivement ce terme. Comme toutes les publications occidentales concernant cette période, nous avons choisi d'utiliser « Constantinople » dans le texte, à l'exception de quelques occurrences où l'auteur emploie « Stamboul », que nous avons conservé, pour désigner plus précisément une partie de la vieille ville sur la rive ouest.

Pour les dates, nous avons converti en nouveau style (24 avril nouveau style pour 11 avril vieux style¹) et rétabli quelques erreurs des différentes éditions dues à un usage indifférencié des deux systèmes de datation.

Toutes les notes figurant en bas de page sont du traducteur. Pour les précisions terminologiques des mots utilisés en turc dans le texte, nous avons adopté l'orthographe du turc moderne.

Le signe [◇] après un nom indique qu'une notice biographique consacrée à ce personnage figure en fin de volume.

Léon KETCHEYAN

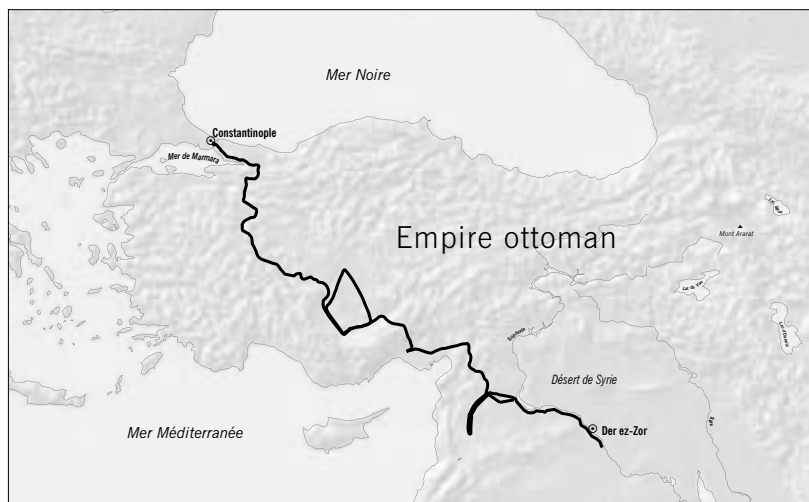
¹ L'écart entre l'année civile et l'année réelle était d'environ trois mois quand Jules César intervint pour réformer le calendrier. C'est ainsi que naquit le calendrier « julien », conçu en se fondant sur une année de 365 jours et 6 heures. L'imprécision du calcul a faussé le calendrier à raison d'un jour tous les 128 ans.

Ce fut le pape Grégoire XIII qui réforma le calendrier décrétant qu'en l'an 1582 on supprimerait 10 jours (calendrier « grégorien »). Le calendrier julien (*vieux style* ou *v.s.*) est en retard de douze jours sur le calendrier grégorien (*nouveau style* ou *n.s.*) au XIX^e siècle, mais cet écart passe à treize jours au XX^e siècle.

YERVANT ODIAN
JOURNAL DE DÉPORTATION

/ Yervant Odian — Journal de déportation / ISBN 978-2-86364-196-5

www.editionsparentheses.com



SEPTEMBRE 1915 - NOVEMBRE 1918 :
L'ITINÉRAIRE DE DÉPORTATION DE YERVANT ODIAN.
[voir cartes détaillées pp. 429, 430, 431]

CHAPITRE 1

L'ORIGINE DE LA GRANDE GUERRE

Ouvrant le journal un matin de juin 1914, j'ai lu des informations concernant la nouvelle de l'attentat commis à Sarajevo contre l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, et sa femme, la duchesse Hohenberg, au cours duquel ils avaient tous deux perdu la vie. L'auteur de l'attentat était un adolescent serbe répondant au nom de Princip¹.

La nouvelle, tout sensationnelle qu'elle fût, ne laissait pas imaginer les conséquences imminentes et redoutables qui allaient être celles de ce crime.

Il était pourtant vrai que cet attentat n'était pas le fait d'un anarchiste ayant agi seul, mais bien un véritable crime politique longuement préparé et le fruit d'un vaste complot. Les détails nous parvenant peu à peu nous montrèrent quelle importance prenait cet attentat en Europe et plus particulièrement en Autriche.

Au début du mois de juillet, les journaux annonçaient déjà que l'activité militaire de l'Autriche s'était sensiblement accrue et que régnaient dans tout le pays une réelle excitation et une véritable hostilité à l'encontre de la Serbie. À la fin de ce même mois de juillet, le risque angoissant d'une grande guerre européenne planait déjà sur le monde et l'Autriche lançait à la Serbie un ultimatum de dix-huit heures.

Cet ultimatum, dont les conditions étaient inacceptables pour la Serbie, rendait inéluctable une guerre opposant l'Autriche à la Serbie, et, de fait, à la fin du mois de juillet, les premiers coups de canon résonnaient à la frontière des deux États. La guerre fut officiellement déclarée le 28 juillet.

Dans le même temps, parvenaient des nouvelles sur les mouvements de troupes russes.

Une situation critique.

La guerre généralisée semble inévitable, mais tout espoir n'est pas perdu. Les cabinets des grandes Puissances négocient, cherchent un terrain d'entente, c'est du moins ce que l'on veut faire croire.

Il apparaît plus ou moins clairement que l'Allemagne et la Russie veulent la guerre.

L'Angleterre fait des efforts suprêmes de dernière minute en faveur de la paix pour prévenir un immense embrasement, mais en vain.

Le dimanche 2 août, les journaux annoncent que la Grande Guerre est déclarée.

Dans la matinée de ce même jour, nous avons vu sur les murs de Constantinople la déclaration suivante affichée en gros caractères :

« Seferberlik var, asker olan silah altına
Seferberliğin birinci günü temmuzun 21-inci pazartesi günü. »
(Mobilisation — Les soldats doivent regagner leur unité.
Le premier jour de la mobilisation est le lundi 21 juillet [vs,
3 août 1914 ns].)

Cette déclaration, comme je l'ai appris plus tard en déportation, avait également été placardée le même jour en province depuis l'Anatolie jusqu'en Syrie, depuis les chefs-lieux de province jusque dans les plus petites communes. Et ces affiches imprimées avaient été envoyées des mois plus tôt, de toutes parts et sous emballages scellés, à tous les *moukhtar*², avec les ordres les plus catégoriques pour que ces envois restent secrets et que ces paquets ne soient ouverts que sur ordre de la capitale.

Ces colis secrets et scellés, dont les gens avaient appris l'existence sans en connaître le contenu, avaient plongé dans la consternation en maints endroits les Arméniens qui pouvaient supposer que ces paquets contenaient des ordres de massacres.

Mais là n'est pas la question.

Cet ordre secret donné pour des mouvements de troupes plusieurs semaines avant la déclaration de guerre totale montre que le gouvernement de l'*Ittihat*³ était déjà vendu aux Allemands et avait décidé de se battre à leurs côtés.

Revenons à notre histoire.

¹ Gavrilo Princip (1894-1918), étudiant serbe, auteur de l'attentat à Sarajevo le 28 juin 1914.

² Chef de village, maire. Alors que le *moukhtar* est nommé par le gouvernement central et remplit des fonctions administratives, le *müdür*, chargé de la police

et des finances, est élu par les habitants d'un village. L'Empire ottoman était divisé administrativement en provinces (*vilayet*) dirigées par des *vali* (gouverneurs). Les *vilayets* étaient subdivisés en *sandjak* (*sancak*) administrés par un *mutassarif*, puis en *casak* par un *kaymakam*.

À partir de cette journée historique du dimanche 2 août [1914], l'aspect que présentait Constantinople changea brutalement, la vie habituelle fut perturbée, un grand émoi, une vraie panique régnerent de toutes parts. Chacun pressentait des malheurs à venir, inattendus et inconnus. La première manifestation de ce phénomène fut la peur de la raréfaction des denrées alimentaires, la peur de la faim.

Chacun se précipita devant les fournils, les magasins d'alimentation, et voulut emmagasiner des provisions dans la mesure de ses moyens matériels.

Il y eut des gens qui, ce dimanche-là, stockèrent des provisions pour quelques mois.

La conviction commune était déjà que la guerre ne durerait que deux ou trois mois.

L'inquiétude grandissait pourtant peu à peu.

Le lundi matin, on pouvait voir un spectacle intéressant sur la grand-rue de Péra⁴.

Toutes les banques avaient fermé leurs portes. Les gens, hommes et femmes, se pressant devant leurs entrées, exigeant leur argent, produisaient un réel vacarme.

L'émotion, le désarroi, le désespoir étaient partout.

«Tu as pu récupérer ton argent ?...

— Non ! Et toi ?...

— Moi non plus. Ils m'ont donné un papier avec un numéro, j'attends mon tour.

— Un de mes amis avait cent livres sur son compte, on ne lui en aurait donné que dix.

— Que veut-il de mieux ! Il a de la chance ! On dit qu'on ne pourrait retirer que 5 % des avoirs !

— Quelle infamie ! »

Chacun pleurait sur son sort.

Dans les cafés, les conversations n'étaient pas encourageantes.

«La ville ne dispose plus que de réserve de farine pour trois jours.

³ L'Ittihat ve Terakki Cemiyeti (Comité Union et Progrès) a dirigé l'Empire ottoman de la révolution de 1908 à l'armistice de 1918. Il avait pour antécédents le mouvement Jeune Ottoman et le groupe Société ottomane de la liberté. On appelle également les membres de ce mouvement Jeunes Turcs ou Unionistes. À la déclaration de la Première Guerre, le cabinet était dirigé par le triumvirat Talaat Pacha, Enver Pacha et Djemal Pacha.

⁴ Il s'agit du boulevard des Petits-Champs ou Grand-Rue de Péra, que suivait le tramway à partir de la place de Taksim. Le boulevard des Petits-Champs est devenu l'Istiklal Caddesi [avenue de l'Indépendance].

— Toutes les voies de communication sont fermées.
— Cela fait cinq jours qu'il n'y a pas de courrier en provenance d'Europe.

- Il ne risque pas d'arriver !
- Les prix vont augmenter...
- Il faut acheter quelques ocques de pommes de terre. »

À ce souci d'approvisionnement s'ajoutait celui de l'appel sous les drapeaux. En plus des communiqués officiels placardés sur les murs, des crieurs publics allaient toute la journée d'une rue à l'autre, invitant tous les hommes âgés de moins de 45 ans à aller se faire enregistrer auprès de leurs unités⁵. Ces tambours étaient devenus un vrai cauchemar pour les Constantinopolitains en âge de porter les armes et pour leurs parents. À toute heure de la journée et même de la nuit, on entendait soudain résonner le sinistre son du tambour. Atterré et couvert de frissons, tout le monde accourait à la fenêtre pour écouter les avis du tambour.

Peu à peu des connaissances, des amis partaient, le havresac à l'épaule, pour aller servir sous les drapeaux. Il est vrai que, au début, la plupart avaient pu, au moins provisoirement, échapper à ce malheur en payant un droit d'exonération⁶ ou en ayant recours à d'autres moyens indirects.

On était au mois d'août quand, un dimanche, j'ai accompagné, de Nichantache à Techvikeh, Lévon Chatirian⁷ qui, en tant que soldat de la classe des 36, allait rejoindre son unité.

De nombreux jeunes Arméniens de ses connaissances s'y étaient rassemblés. L'ambiance était plus joyeuse que triste.

Le grand remue-ménage, les va-et-vient des vivandiers et même les nombreux vendeurs d'accessoires militaires transformaient cette vaste étendue en une sorte de foire.

Le visage joyeux, des connaissances se retrouvaient.

« Ah ! Tu es là, toi aussi !... »

- Bien sûr ! Je suis dans la classe des trente ans et plus !
- Combien tu l'as payé, ta double musette ?
- Vingt-cinq piastres⁷.
- Tu t'es fait avoir. Moi, je l'ai payée 18 et elle est plus grande.
- Où vont-ils nous emmener ?
- Aucune idée. »

⁵ En turc dans le texte : *şube*, branche, division, section.

⁶ En turc dans le texte : *bedel*, pour *nakdi bedel*, litt. « contrepartie financière » ; droit d'exonération militaire.

⁷ *Kuruş* : division monétaire, piastre.

Ainsi, la conversation se poursuivait dans la bonne humeur, dans l'indifférence.

On pouvait voir, plus loin, des gens plus âgés qui n'avaient aucun sac.

« Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'emportes rien avec toi ?

— J'appartiens à la classe des quarante et plus.

— Alors qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Voir des amis.

— Ton tour viendra dans quelques jours.

— J'attends le signal du tambour pour aller prendre mes affaires.

— Je ne suis pas le seul, non ? Riches ou pauvres, ils sont tous là ! »

Bien entendu, dans cette foule, se trouvaient aussi des gens tristes, songeurs, des jeunes les larmes aux yeux qui pensaient à leurs êtres chers qu'ils avaient quittés il y a une demi-heure à peine.

L'animation et l'agitation qui régnaient alentour exerçaient également une influence sur eux et ils se mêlèrent finalement aux diverses conversations.

À ce moment-là, l'engagement semblait naturel car, comme je l'ai dit, la conviction générale était que la guerre ne durerait pas bien longtemps ; en outre, la Turquie n'était pas encore engagée dans le conflit et les gens ne parvenaient pas à croire que les Unionistes⁸ pousseraient la stupidité jusqu'à se jeter dans une nouvelle aventure, alors qu'ils étaient tout juste débarrassés des échecs de la guerre balkanique⁹. Ceux qui portaient sous les drapeaux supposaient qu'ils rentreraient chez eux après quelques mois d'exercices.

Voilà pourquoi beaucoup de ceux qui pouvaient payer le droit d'exonération ont préféré servir sous les drapeaux.

« Ces cinquante livres-là, je pourrais les utiliser pour moi ! » pensaient-ils.

Le gouvernement avait officiellement proclamé sa neutralité et, en ce qui concerne le rappel sous les drapeaux, avait déclaré qu'afin de mettre effectivement en œuvre cette décision, il procédait à une mobilisation partielle.

C'est à cette même époque que j'ai rencontré un jour dans la rue le ministre des Postes, Voskan Mardikian¹⁰.

Bien entendu, notre conversation porta sur les événements et l'actualité du moment.

⁸ Membres du Comité Union et progrès (İttihat ve Terakki).

⁹ À l'automne 1912, la Grèce, la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro s'unissent pour la première (et dernière) fois de leur

histoire en une « ligue balkanique » contre les Turcs. Le 8 octobre 1912, le Monténégro déclare la guerre à l'Empire ottoman : c'est la première guerre des Balkans (octobre-novembre 1912).

Je trouvai Voskan Efendi¹⁰ très pessimiste.

« Ces gens vont s'allier à l'Allemagne et vont entrer en guerre, me dit-il.

— Mais ce serait complètement idiot ! fis-je remarquer.

— Idiot ou non, c'est la réalité.

— Et qu'est-ce qu'il en ressortira ?

— Ça ira mal pour eux, car il ne fait pas de doute que l'Allemagne sera vaincue. »

De fait, Voskan Efendi avait la même conviction que n'importe quel Arménien.

« Nous allons traverser une période très dangereuse pour nous, ajouta-t-il. Pourvu que cette affaire ne dure pas trop longtemps ! »

Le gouvernement prenait peu à peu des dispositions pour souligner sa neutralité.

Ainsi, peu après le début de la guerre, les Détroits¹¹ furent fermés.

Sur ordre des autorités militaires, il fut décidé de fermer à 22 h tous les cafés, tous les salons de thé, toutes les brasseries et les autres lieux publics du même genre.

On institua la censure pour la presse.

Je ne me souviens pas de la date exacte mais à cette même époque on me fit savoir un jour qu'un Arménien se trouvant à l'ambassade de France voulait absolument me voir.

Intrigué, je me suis rendu à l'ambassade et je me suis soudain trouvé en présence de Torkom, l'officier bulgare d'origine arménienne qui avait provoqué Pierre Loti en duel¹² ; comme nous avions publié son portrait et que nous avions fait son éloge, le journal *Jamanak*¹³ avait été condamné à suspendre sa parution pendant une semaine ; son directeur de la publication, Hrand Samuel¹⁴,

¹⁰ Efendi : marque de déférence en turc ; « monsieur ».

¹¹ Dans la politique européenne, les « Détroits » désignent la longue passe entre la mer Méditerranée et la mer Noire, marquée par un resserrement aux extrémités de la passe, ce qui délimite une petite mer : les Détroits se composent donc des Dardanelles, étroit et long détroit reliant la Méditerranée à la mer de Marmara, et du détroit du Bosphore qui conduit à la mer Noire.

¹² Pierre Loti, turcophile notoire, avait en effet tenu des propos antiarméniens dans plusieurs de ses textes.

¹³ *Jamanak*, quotidien de langue arménienne fondé à Istanbul le 28 octobre 1908 par les frères Missak et Sarkis Kotchounian. Paraissant sans discontinuer pendant plus d'un siècle, ce périodique indépendant est aujourd'hui le journal arménien qui a la plus longue existence. Après l'instauration de la République turque en 1923, *Jamanak* est obligé de limiter sa diffusion à la seule communauté arménienne d'Istanbul. Ara Kotchounian (1913-1996) en assure la direction jusqu'à sa disparition et désormais Ara Kotchounian, l'arrière-petit-fils du créateur Sarkis.

BIOGRAPHIES

ADROUNI, Bédros (1862-1922). Enseignant, rédacteur et traducteur.

AGOUNI, Sebouh [Agonian]. Journaliste et rédacteur. A collaboré à *Jamanak*, *Arevelk* et *Manzume-i efkâr*. Survivant du génocide, a été l'un des premiers à publier son témoignage : *Million me hayerou tcharti badmoutioun* [L'histoire du massacre d'un million d'Arméniens], Istanbul, 1920.

AGNOUNI [Maloumian, Khatchadour] (1860-1915). Né à Meghri dans le Zanguézour, membre de la Fédération révolutionnaire arménienne, écrivain et traducteur. A collaboré dans plusieurs journaux : *Mchag*, *Drochag*, *Azadamard*. Il publie en 1905 un ouvrage antitsariste : *Les Plaies du Caucase*. Il joue un rôle actif dans la révolution jeune-turque et sauve la vie de Talaat Pacha en 1909. Arrêté avec le 24 avril 1915, il est déporté à Ayach et exécuté.

ALBOYADJIAN, Archag (1879-1962). Poète, linguiste et historien.

ANDONIAN, Aram (1875-1951). Écrivain, journaliste et éditeur, né à Istanbul. Passionné de lecture, d'écriture et de dessin, il collabore à divers organes de presse. En 1913 il publie une *Histoire illustrée de la guerre balkanique*. Il est arrêté en 1915 au cours de la rafle des intellectuels et échappe à la mort à Tchanguere. Déporté dans le désert de Syrie, il publiera un des premiers témoignages sur le génocide dès son retour après l'armistice : *Ayn sèv oreroun* (Boston, 1919, traduction française *En ces jours sombres*, Genève, Métispresses, 2007). À Paris, il sera le premier conservateur de la Bibliothèque Nubar et publiera les télégrammes de l'administration ottomane attestant l'organisation du génocide (voir réédition in Yves Ternon, *Enquête sur la négation d'un génocide*, Marseille, Parenthèses, 1989).

ARABIAN, Artin (1860-?). Médecin militaire à Der ez-Zor après des études à l'université de New York.

ARPIARIAN, Pilig (1885-1956). Architecte, caricaturiste.

ATCHEKBACHIAN Aram. Voir GARABÉDIAN Krikor.

BALAKIAN, Krikoris (1879-1934). Ecclésiastique né à Tokat. Obtient un diplôme d'ingénieur-géomètre en Allemagne et étudie la théologie à la faculté de Berlin. Il est consacré Vartabed au couvent d'Armach en 1901. Il est arrêté et déporté en avril 1915. Survivant et exilé, il est nommé en 1923 évêque des Arméniens de Marseille où il se consacre à la construction des églises arméniennes de la ville et notamment de la cathédrale. Son témoignage sur le génocide reste une référence : *Le Golgotha arménien*, 2 vol., Vienne, 1922 (rééd. Beyrouth, 1977).

BASMADJIAN, Hagop (1865-1915). Né à Kilis, participe à la résistance lors des massacres de 1895. Fonde l'école Loussassirats en 1902. Membre du parti Hentchak. Pendu le 15 juin 1915 sur la place du sultan Beyazit à Istanbul.

BEDRI BEY. Préfet de police d'Istanbul du 30 avril 1915 au 7 juillet 1917. A été le principal organisateur de la rafle du 24 avril 1915.

BENNÉ, docteur. Voir TOROSSIAN Bedros.

BOGHOSSIAN, Dr. Médecin, psychiatre. Arrêté le 24 avril 1915 puis exilé à Ayach, s'installe à Alep après la guerre et publie ses mémoires (Alep, 1955).

BOYADJIAN, Karnig (1880-1915). Membre du parti Hentchak, né à Chabin-Karahissar. Pendu le 15 juin 1915 sur la place du sultan Beyazit à Istanbul.

CHAHBAZ, Parsegh (1883-1915). Avocat et journaliste né à Istanbul. Membre de la Fédération révolutionnaire arménienne. Études à l'École centrale (Guétronagan) et au collège des Mekhitaristes à Venise. À son retour à Istanbul, il édite le journal *Dzaghig* en 1903. Séjourne en Égypte et à Paris. Collabore à *Pro Armenia*, *Hayrenik*, *Horizon*. Au début de la guerre, il revient à Istanbul. Mort en déportation.

CHAHEN, Yenovk (1889-1915). Acteur arménien, né à Bardizag. Militant de la Fédération révolutionnaire arménienne. Il s'est notamment fait remarquer dans plusieurs rôles de William Shakespeare. Mort en déportation à Ayach.

CHAHNAZAR, Hovhannès (1856-1942). Publiciste arménien, né à Trébizonde. Il fait ses études à Istanbul, avant de se rendre à Paris pour étudier le droit à la Sorbonne. Revient dans la capitale ottomane dans les années 1880 et travaille comme juriste tout en poursuivant des activités littéraires et journalistiques. Il figure au nombre des fondateurs de la célèbre École centrale (Guétronagan). En 1891, il fonde le quotidien *Hayrenik* [Patrie] dont le comité de rédaction est dirigé par Arpiar Arpiarian. Frappée d'interdiction en 1896, la publication reprend en 1909. De 1914 à 1918, il dirige une école secondaire turque ce qui lui permet d'échapper à la déportation. Il meurt à la maison de retraite de l'hôpital national arménien d'Istanbul.

CHAHRIGUIAN, Haroutioun, dit « Atom » (1860-1915). Avocat et militant de la Fédération révolutionnaire arménienne, né à Chabin-Karahissar. Il poursuit ses études secondaires au lycée Galatasaray d'Istanbul. Revenu dans sa ville natale puis à Trébizonde, il est persécuté, arrêté et suite à des interventions de personnalités étrangères, il est relâché et s'enfuit à la fin de l'année 1897 en Géorgie où il apprend le russe. Après avoir exercé quelques années le métier d'avocat, il s'occupe des affaires de Mantachev. Après le rétablissement de la constitution ottomane, il s'établit à Istanbul. Militant très actif, il publie des articles remarquables dans le quotidien *Azadamard* et dans la presse du Parti dachnak. Mort en déportation.

CHAMDANDJIAN, Mikaël (1874-1926). Écrivain et traducteur. Après des études en Allemagne, devient éditeur de la revue *Vostan*, bimensuel littéraire et artistique créé avec Dikran Tcheugurian en 1911. C'est l'un des rares rescapés de la rafle du 24 avril. Déporté à Tchanguere, à son retour il traduit les principaux témoignages laissés par les observateurs occidentaux (Lepsius, Morgenthau...). A publié son propre témoignage : *Le tribut de la pensée arménienne à la catastrophe* [en arménien], Istanbul, 1919.

CHATIRIAN, Lévon (1880-1937). Écrivain et rédacteur.

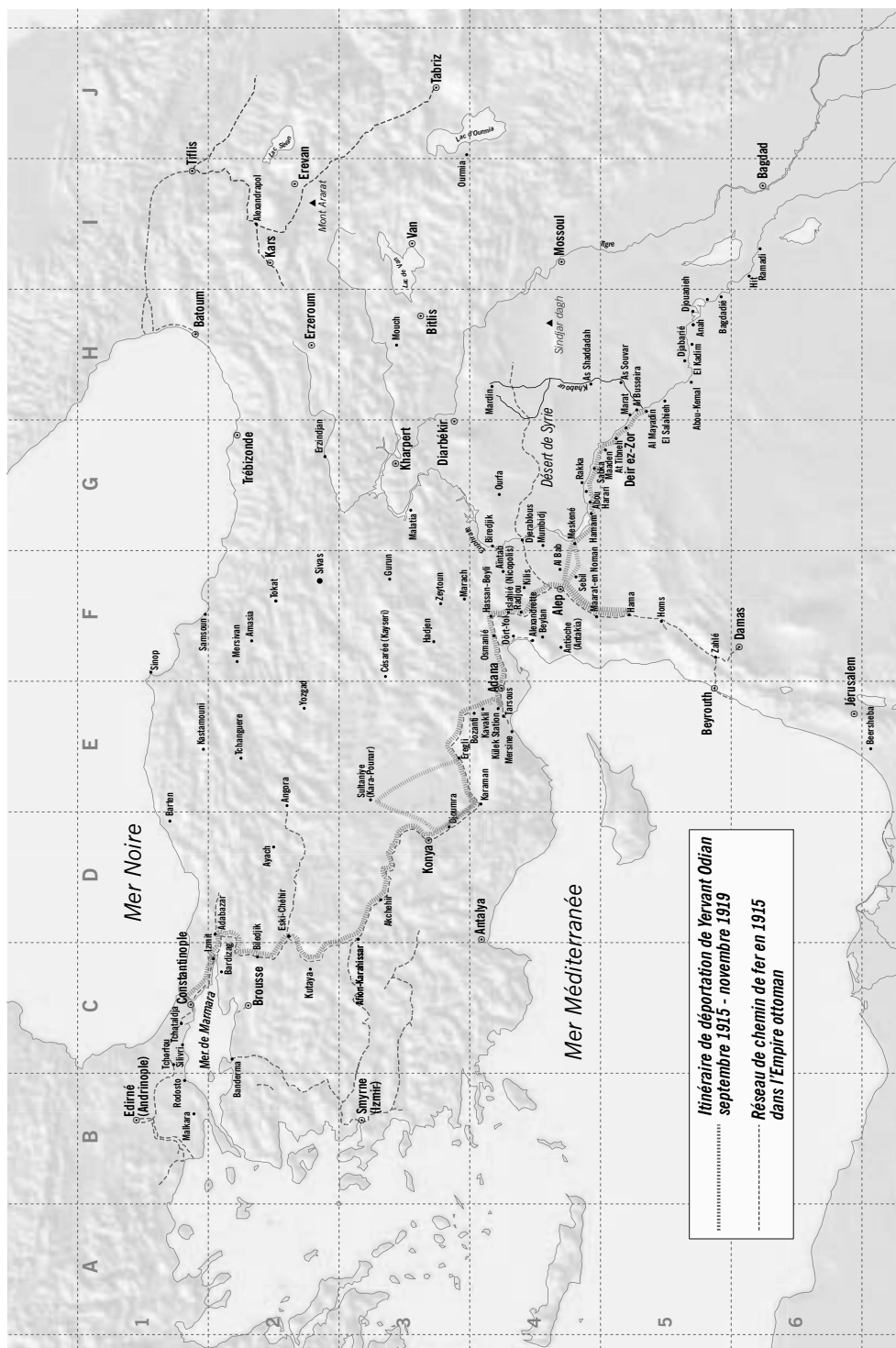
CHERIF PACHA [ŞERİF PAŞA] (1865-1944). Homme politique ottoman d'origine kurde, né à Istanbul. Il étudie au lycée de Galatasaray puis, en France, à l'École militaire de Saint-Cyr, avant de devenir ambassadeur de la Sublime Porte à Stockholm. Il soutient d'abord les Jeunes Turcs mais démissionne en 1909 du Comité Union et Progrès. À Paris, il fonde le Groupe ottoman de Réforme fondamentale, publie périodiques et brochures critiquant le Comité Union et Progrès et n'hésite pas à dénoncer le massacre des Arméniens d'Adana. Après l'assassinat de Mahmut Chevkət Pacha, il est condamné à mort (1913). Après l'armistice, il s'engage, à Paris, pour la défense de la Cause kurde.

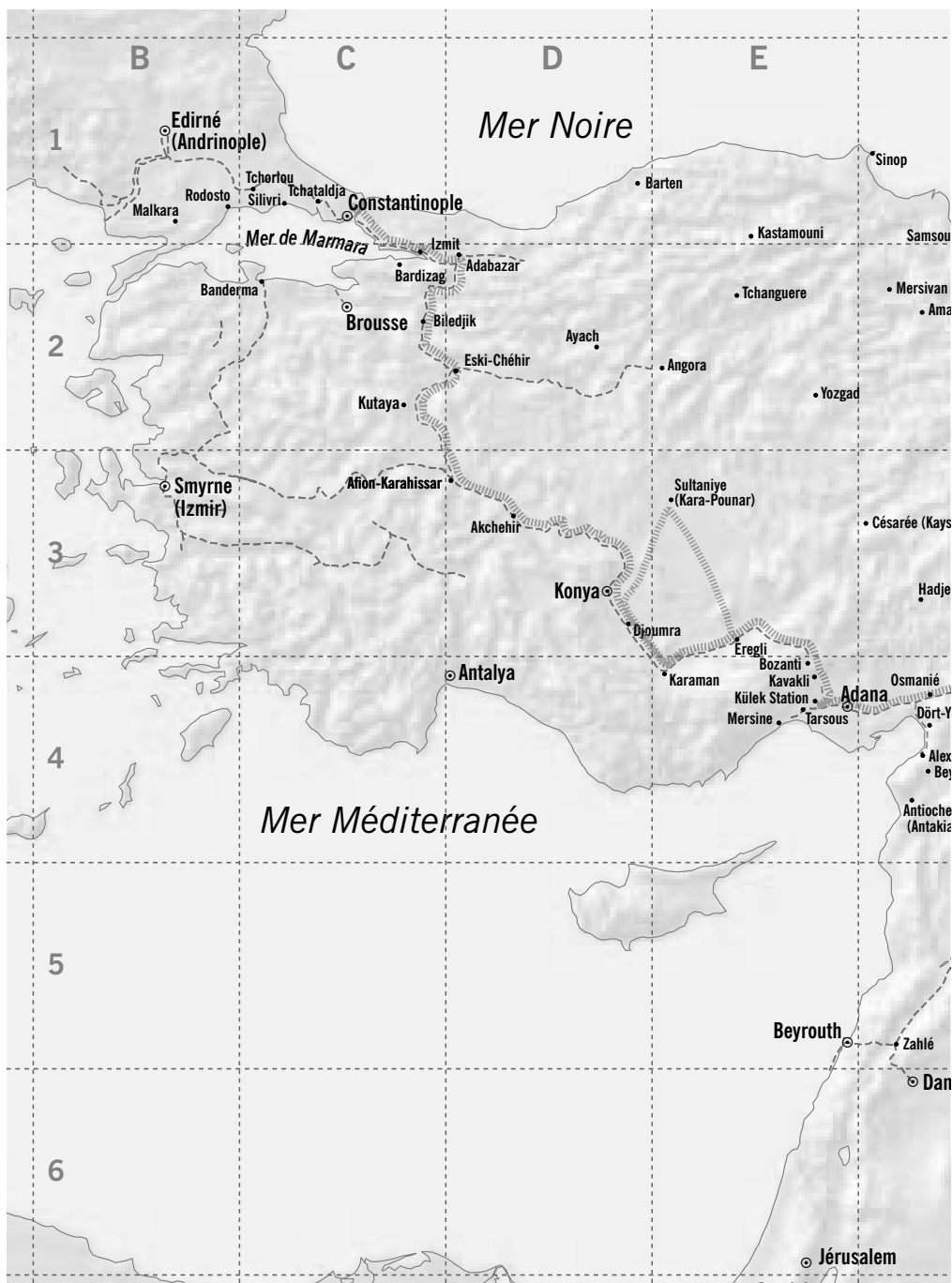
CUSHMAN, Emma (1862-1930). Infirmière et missionnaire américaine dans le cadre du Near East Relief. Membre de la commission d'enquête pour Constantinople désignée par la 2^e assemblée de la Société des Nations.

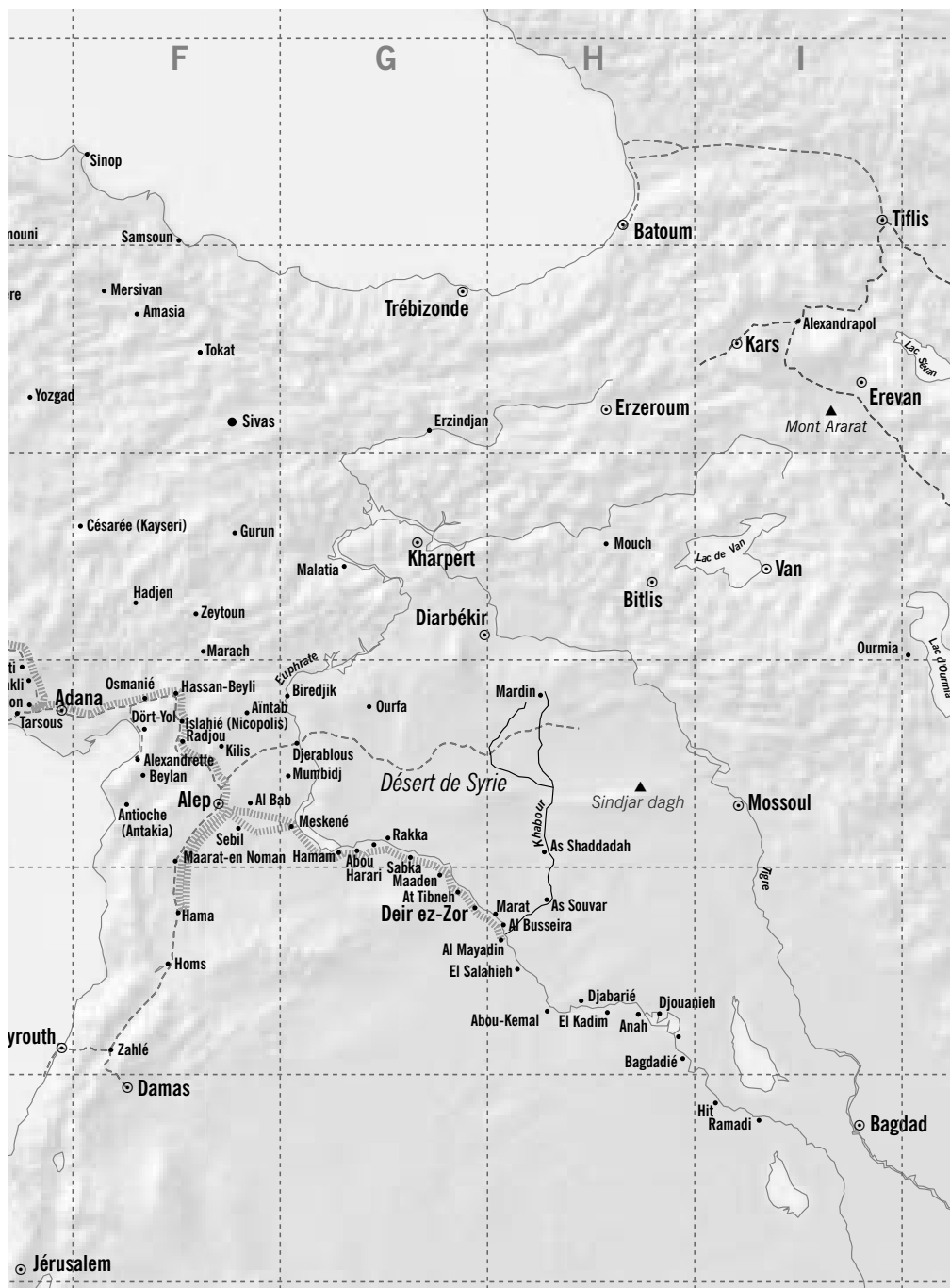
DAGHAVARIAN, Nazaret (1862-1915). Médecin, député au parlement ottoman, né à Sivas. Étudie la médecine à Paris puis dirige l'hôpital national Saint-Sauveur. Membre du parlement et député de Sivas à l'Assemblée nationale arménienne. Membre fondateur de l'Union générale arménienne de bienfaisance (UGAB). Mort en déportation sur la route d'Ourfa.

DER-HAGOPIAN, Hagop (1881-1926). Auteur et rédacteur. Rédacteur en chef de *Vertchin Lour* [*Dernière Nouvelle*], il est déporté à Konya. Survivant, il revient à Istanbul après l'armistice.

DER-NERSESSIAN, Hratchia dit « Massis » (1880-1961). Journaliste, éditeur, imprimeur, né à Istanbul. Fils de Dikran Der-Nersessian, ancien fonctionnaire du ministère des Finances ottoman, il étudie d'abord chez les pères mekhitaristes, puis dans un collège allemand de Péra (Istanbul). Avec son frère Vahram il fonde une imprimerie après s'être formé en Allemagne. Les frères Der-Nersessian deviennent vite célèbres : malgré les rigueurs de la censure hamidienne, ils ont déjà réussi, en 1900, à publier des dizaines de livres en arménien, des abécédaires illustrés, des almanachs, des dictionnaires, etc. Après le rétablissement du régime constitutionnel (1908), cet ensemble s'enrichit d'une maison d'édition qui publie nombre d'ouvrages prestigieux en arménien ou en turc, ainsi que des périodiques. En 1909, Hratchia Der-Nersessian adhère à l'Union générale arménienne de bienfaisance (UGAB). En 1914, il décide d'élargir ses activités au domaine de la presse et publie *Vertchin Lour* [*Dernière Nouvelle*] qui paraît pendant toute la durée de la guerre, malgré les obstacles imposés par la censure et malgré l'arrestation et la déportation du rédacteur en chef Hagop Der-Hagopian. À l'automne 1925, Hratchia Der-Nersessian s'établit à Paris et adhère de nouveau à l'UGAB.







INDEX

L'indication entre crochets [Al] situe la localisation des toponymes sur la carte de la page 429 (détails pp. 430 et 431).

ABDALLAH [AS SALAMEH] : voir AS SALAMEH ABDALLAH.

ABDUL HAMID II : 8, 9, 175.

[G4] Abou Harari [Abu Harari] : 305.

[H5] Abou-Kemal [Abu-Kemal] : 214, 226, 227, 265, 293.

[F6] Ach Cham (nom arabe de la ville de Damas) : voir Damas.

[D2] Adabazar [Adapazarı] : 71, 256, 284, 290, 320, 321, 323, 353, 354, 372, 393.

[E4] Adana [Adana] : 15, 103, 139, 143, 151, 156, 157, 160-162, 166, 170, 172, 176, 185, 212, 215, 223, 235, 237, 238, 240, 304, 358, 373.

ADJEMIAN Lévon : 69, 106.

ADROUNI Bédros : 48, 49.

[D3] Afion-Karahissar : 145, 403.

AGNOUNI (MALOUMIAN Khatchadour) : 49.

AGOUNI Sebouh : 85, 89-93, 96, 98, 101, 103, 104, 107, 108, 110, 114, 115, 117, 121, 129-132, 350.

AHMED Moukhtar (Der ez-Zor) : 255.

[F4] Aïntab : 151, 157, 167, 201, 248, 290.

AİNTABLI Mustafa Bey [Aıntablı Mustafa Bey] : 202.

[D3] Akchehir [Akşehir] : 372.

[F4] Al Bab [Al Bāb] : 150.

[H5] Al Busseira [Al Buşayrah] : 215, 216, 219, 220, 223, 224, 227, 233, 235, 236, 238-241, 243, 247, 249, 260, 262, 263, 278, 290, 292.

[H5] Al Mayadin [Al Mayādın] : 211, 212-215, 226, 227, 236, 239-241, 243, 249, 292.

ALBOYADJIAN Archag : 71, 75-77.

[F4] Alep : 11, 12, 103, 138-150, 154, 158, 161, 162, 172, 174, 175, 183-186, 188-190, 192-195, 198, 199, 205, 223, 224, 236, 241, 243, 255, 264, 266, 271-276, 279, 284, 291, 292, 294, 295, 301, 303, 304, 307-312, 315-318, 321, 326, 328, 330, 338, 341-343, 346, 347, 349, 358, 361, 383, 384, 385, 401.

[F4] Alexandrette [Iskenderun] : 136, 161, 224, 236.

ALİ Efendi (Sultaniye) : 372.

ALİ Kemal (Césarée) : 159.

ALİ Kemal Bey (Damas) : 166-168.

ALİ Rıza : 192, 212, 217, 220-223, 235, 238, 242.

ALİ Mehmet (Alep) : 320, 321, 324, 329, 340, 344.

[H5] Anah : 240.

ANDONIAN Aram : 11, 39-40, 49, 129, 132, 175-177, 314, 316, 390.

[B1] Andrinople : voir Édirné.

[E2] Angora [Ankara] : 84, 85, 122, 130.

ANKOUT Krikor : 315.

[F4] Antakia [Antakya, Antioche] : 144, 157, 167, 312, 313.

[D1] Antalya : 359.

[F4] Antioche : voir Antakia.

ARABIAN Artin (Der ez-Zor) : 293.

ARABIAN Gaïdzag : 142.

ARAM Santour Oghlou : 236-238, 243, 244.

ARCHAVIR : voir SAHAGUIAN Archavir.

ARPIARIAN Pilig : 24, 142, 155, 156, 317.

ARSENIAN Maritsa : 160.

ARSENIAN Yeghia : 160.

ARZOUYAN Archag : 97.

AS SALAMEH Abdallah : 295, 297-301.

[H4] Ash Shaddadah [Ash Shaddādah] : 219.

[H5] Ash Souvar [Ash Suwar] : 219, 284.

ASLANIAN Kérovpe : 23, 72, 144, 295, 312.
 [G5] At Tibneh [At Tibnī] : 198-200, 296, 298-300, 325, 340.
 ATAMIAN Haïg (Smyrne) : 284.
 ATAMIAN Karékine : 69, 106, 112.
 ATAMIAN Krikor (Smyrne) : 284.
 ATAMIAN Yervant (Smyrne) : 284.
 ATCHEKBACHIAN Aram : voir GARABÉDIAN Krikor.
 AVEDISSIAN Avédis : 160, 164.
 AVEDISSIAN Samuel : 160, 164.
 AVRAMIDÈS Aristark : 369, 372, 374-376, 379, 380, 388-391, 393, 395, 396, 399, 406.
 [D2] Ayach [Ayaş] : 8, 53, 68.
 AYZAZIAN Artin : 160.
 [C1] Bab-i Ali [Bab-ı Ali] (Istanbul) : 83.
 BABIKIAN Archag : 50, 93.
 BABIKIAN Nichan : 71.
 [I6] Bagdad : 193, 223, 224, 241, 242, 251, 255, 261, 265, 269, 278-281, 285, 291.
 BALABANIAN Vahan : 97, 98.
 BALAKIAN Krikoris (Vartabed) : 51.
 [C1] Balat [Balât] (Istanbul) : 307, 309, 317.
 BALIAN Ovsanna : 275, 321, 331.
 BALIAN Parsegh : 159.
 BALIKDJIAN Movsès : 131, 138.
 [C2] Banderma [Bandırma] : 76, 81, 99, 117, 119, 247, 400, 401.
 [C2] Bardizag : 71, 94, 95, 109, 119, 120, 145, 146, 151, 290, 295, 372.
 BARON : voir MAZLOUMIAN Onnig.
 [D1] Barten [Bartın] : 257.
 BARTÉVIAN Souren : 15.
 BASMADJIAN Hagop : 64.
 [C1] Bechiktach [Beşiktaş] (Istanbul) : 71.
 BEDRI Bey : 330-332.
 [E7] Beersheba [Béer-Shéva] : 138, 161, 172.
 BENNÉ (docteur) : voir TOROSSIAN Bédros.
 Berlin : 265, 270.
 [F4] Beylan [Beylan] : 161.
 [E5] Beyrouth : 172, 338.
 BEZIRDJIAN Tatéos : 131.
 [G4] Biredjik [Birecik] : 259, 266, 400.
 [H3] Bitlis : 291.
 BOCHGUEZENIAN Haroutioun : 103.
 BODOURIAN Karnig : 120, 145-146, 152, 155.
 BOGHOSSIAN Boghos (Hentchak) : 64.

BOGHOSSIAN (docteur) : 51, 122, 123, 142, 154, 155, 315.
 BOGHOSSIAN Garabed : 160.
 BOGHOSSIAN Karékine (Hentchak) : 64.
 Bombay : 224.
 BOUROULIAN Dikran : 159.
 BOYADJIAN Karnig (Hentchak) : 64.
 BOYADJIAN Mihran : 160.
 BOYADJIAN Vahan (Hentchak) : 64.
 [E4] Bozanti [Pozantı] : 98, 113-115, 313, 383, 384.
 Brest-Litovsk : 280.
 [C2] Brousse [Bursa] : 119, 209, 220, 290, 371, 380.
 BULBULIAN Lévon : 89.
 BULBULIAN Nazareth : 348.
 [F3] Césarée [Kayseri] : 121, 151, 157, 159.
 CHAHBAZ Garabed : 130.
 CHAHBAZ Parsegh : 48.
 CHAHEN Aram : 47.
 CHAHEN Yenovk : 51.
 CHAHNAZAR Hovhannès : 57.
 CHAHRIGULIAN Haroutioun (dit Atom) : 51.
 CHALVARDJIAN Aram : 120, 123, 131, 132, 347, 348.
 CHALVARDJIAN Ardachès : 120, 123, 131, 132, 347, 348.
 CHALVARDJIAN Mardiros : 120, 123, 131, 132, 142, 143, 347, 348.
 [F6] Cham : voir Ach Cham, Damas.
 CHAMDANDJIAN Mikaël : 51.
 CHATIRIAN Lévon : 34.
 CHEIKH ÜL-ISLAM : 93.
 CHERIF Pacha [Şerif Paşa] : 55, 77, 161.
 CHEVKET Bey : 165.
 CHICHMANIAN Karnig : 371, 373, 375, 380, 387-388, 390.
 CHIRAKATSI : voir TCHEUMLEKDJIAN Simon.
 CHIRINIAN Kamer : 77.
 CUSHMAN Emma : 360, 386-387, 398-399.
 DAGHAVARIAN Nazaret (docteur) : 49.
 [F6] Damas [Ach Cham] : 146, 150-152, 157, 161, 166, 168, 174, 186, 383, 385, 401.
 [B1] Dédé-Aghadj [Dedeagaç] : 37.

- [G5] Deir ez-Zor : 25, 68, 109, 111, 124, 125, 138, 143-145, 150, 154, 165, 173, 175, 188-193, 195, 197-203, 207, 210, 212, 214, 220, 222, 226, 235, 236, 238-246, 248, 249, 251, 257-259, 261, 265, 266, 270, 272, 274-284, 286-288, 290-293, 295, 296, 303, 307, 310, 315-317, 319, 321, 323, 325, 340, 341, 348, 349, 361, 373, 378, 401, 404.
- DEMIRDJIBACHIAN Lévon : 89.
- DER-HAGOPIAN Hagop : 69, 95, 96, 100, 101, 351, 397, 399.
- DER-MATEOSSIAN Assadour : 101, 108, 112, 113, 125.
- DER-NERSESSIAN Hratchia : 407.
- DER-STEPANIAN (docteur) : 397.
- DER-YEGHIAYAN Zaven : 37.
- [G3] Diarbékîr [Diyarbakır] : 53, 145, 148, 325, 326, 340, 341.
- DICKENS Charles : 185.
- DIEZING : 280.
- [G3] Dikranaguert : voir Diarbékîr.
- DIMITRIEFF Radko : 41.
- DIRHEMDJIAN Garabed : 41.
- DJAMOUZ Oghlou [Camuz Oghlu] (Césarée) : 159.
- DJANGULIAN Haroutioun : 51.
- DJEGHELIAN Dirouhi : 331.
- DJELAL (docteur) : 51, 56.
- DJELAL Bey (Konya) : 103.
- DJEMAL Pacha [Cemal Paşa] : 33, 142-144, 146, 158, 163, 164, 173, 236, 275.
- DJEMIL Bey [Cemil Bey] : 318-320, 323-332, 341, 343, 344, 347.
- [G4] Djerablous : 316.
- DJEZELIAN Dirouhi : 295, 361.
- DJIERDJIAN Hovhannès : 315, 326.
- DJIERDJIAN Karékine : 326, 328.
- DJIERDJIAN Sarkis : 292.
- [D3] Djoumra [Çumra] : 374, 375.
- [F4] Dört-Yol : 134-136, 162, 275, 321.
- DOSTOÏEVSKI Fiodor : 24.
- [B1] Édîrné [Edirne] (Andrinople) : 37, 119, 145, 151, 372, 373.
- DZALIAN Minas : 397.
- EDWALL Gustav (capitaine) : 258-261, 263-272, 274-280, 284-288, 291-294, 316, 318-320, 330, 331, 349.
- EHMALIAN Efendi (Eregli) : 114.
- Enver Pacha [Enver Paşa] : 43, 60, 67, 139, 141, 143, 144, 161, 170, 202, 330.
- [E3] Eregli [Eregli] : 99, 103-114, 118, 125, 129, 139, 371, 372, 375, 378, 386-388, 390-397, 402, 405.
- [I2] Erevan : 381.
- [H2] Erzeroum : 47, 60.
- ESSAYAN Zabel : 15, 16, 18.
- [D2] Eski-Chéhir [Eskişehir] : 94, 95, 125, 351, 353, 371, 372, 400, 402-404.
- FAYIK Bey (Eregli) : 107.
- FEYZULLAH Efendi (Sultaniye) : 374, 380, 388.
- FIRUZAN Hayri (mutasarrıf de Hama) : 165-167, 175, 188.
- FRÉDÉRIC II LE GRAND : 268.
- GARABED Agha (Svedia) : 54, 55.
- GARABÉDIAN Krikor (dit Atchekbachian Aram) : 64.
- GARIGUIAN Stépan (Kilis) : 192.
- GAULIS Berthe : 142.
- GAVRILLO Princip : 32.
- GAVROCHE : voir TOLAYAN Yervant.
- GEHRHARDT sergent : 265.
- GHERARDT sergent : 265-268, 272, 273, 285, 287, 288, 292, 293.
- GOCHGARIAN Haïg : 137, 197, 198, 244, 246, 247, 293.
- GUDENIAN Parsegh : 118.
- [F3] Guessaria : voir Césarée.
- GULBENKIAN : 91, 94, 110, 111, 114, 116, 129.
- GURDJIAN Melkon (dit Hrant) : 51.
- [F3] Gurun [Gürün] : 223.
- HABSBOURG François-Ferdinand de : 31.
- [F3] Hadjen [Saimbeyli] : 236, 237.
- HADJIAN Hagop : 52.
- [E3] Hadjkeri [Hackiri] : 350.
- HAGOPOS (bijoutier) : 192.
- [C1] Halkale [Halkalı] (Istanbul) : 371.
- [F5] Hama : 10, 11, 144, 153, 154, 156-163, 165, 166, 168, 172-175, 177, 185-188, 199, 200, 202, 204, 244, 262, 295, 310, 316, 318, 319, 323, 325.
- [G4] Hamam [Hammām] : 196, 198, 205, 303.
- HAMAZASP : 106.
- HAMID BEY Seyid : 251, 255-260, 262, 264, 272, 279, 281, 291.
- HAMPARTZOUMIAN Arménag (Hentchak) : 64.
- HAMPARTZOUMIAN Hampartzoum : 51.
- [F4] Hassan-Beyli : 137, 197.

- [C1] Haydarpacha [Haydarpaşa] (Istanbul) : 44, 69, 70, 91, 92, 404-407.
 HAYGAZN Mıhrdat : 51.
 HÉKIMIAN (docteur) : 315, 319.
 [I6] Hit [Hît] : 240, 253-256, 265, 281, 284.
 HOFF Nicolai : 42.
 HOHENBERG (duchesse) : 31.
 [F5] Homs : 164, 166, 175.
 HOVAGUIMIAN Stépanos : 119, 123.
 HOVHAN Vartabed : 51.
 HOVIAN Ardavan : 65.
 HRAND-SAMUEL : voir SAMUEL[IAN] Hrand.
 HRATCH (Haïg TIRIAKIAN) : 47.
 HUSNI Efendi (Adana) : 373.
 IANESCU Andronik : 329.
 IBRAHİM (Tchétié Izmit) : 94, 95, 106.
 ICHKHAN Vana (Nikol Mikaëlian Boghossian) : 60.
 IHSAN Efendi (Der ez-Zor) : 248, 251, 291.
 INGUILIZIAN Khatchig : 91, 94, 110, 111, 114, 116, 129.
 [F4] Intilli : 170.
 ISBENTCHIAN Artin (Eregli) : 114, 115.
 [F4] Islahié [Islâhiye] (Nicopolis) : 124, 134, 136-139, 143, 191, 238, 345, 347.
 ISMAIL Agha (Alep) : 324, 325.
 [B3] Izmir (Smyrne) : 61, 97, 175, 185, 284, 342, 358
 [C2] Izmit (Nicomédie) : 70, 71, 79, 84, 86, 88, 94-96, 102, 106, 108-110, 119, 123, 159, 210, 278, 289, 290, 372, 392, 404, 405.
 [E6] Jérusalem : 138, 141, 143, 161, 282, 327, 372, 387.
 [C1] Kabatach [Kabataş] (Istanbul) : 52, 57.
 [C1] Kadiköy (Istanbul) : 69, 403.
 KALFAYAN Krikor : 50, 79, 329.
 KALOUSTIAN Yervant : 354, 360.
 KALPAKDJIAN Ardachès : 70, 407.
 KANTSABEDIAN Sarkis : 160, 164, 176.
 [E3] Kara-Pounar [Karapınar] : voir Sultaniye.
 KARAKACH : 108, 110, 114, 117, 121, 129, 132.
 KARAKACHIAN Mihran (Pancaldi) : 87.
 [E4] Karaman : 355, 356, 374, 375, 378.
 KARAYAKOUBIAN Khatcher : 162, 164, 180.
 KARÉKINE Vartabed : voir KHATCHADOURIAN Karékine.
 [I2] Kars : 359, 361.
 KASPAR pasteur : 167.
 KASPARIAN Aristakès : 51.
 KASTAMOUNI : 371.
 [E4] Kavakli [Kavaklı] : 118, 119.
 [F3] Kayseri : voir Césarée.
 KAZAZIAN Hagop (Varna) : 64.
 KECHICHIAN Andréas (Kilis) : 191, 208, 238.
 KECHICHIAN Minas (Hentchak) : 64.
 KECHICHOGLOU (KECHICHIAN) Kévork Agha [Keşişoğlu] : 191, 199, 204, 205, 208, 212, 238, 239, 242-245, 255.
 KELEDJIAN (docteur) : 76, 78-81, 120, 154, 155.
 KELEDJIAN Sempad (Hentchak) : 64.
 KELEKIAN Diran : 49.
 KEMAL BEY (Homs) : 175, 181, 182, 185, 188.
 KERKOYAN Sempad : 106.
 KETCHIAN Puzant : 48, 49, 56, 57.
 KEUMURDJIAN Antaram : 160.
 KEUMURDJIAN Archalouïs : 160.
 KEZOURIAN Artin : 106.
 [H4-H5] Khabour (rivière) : 219, 220, 224, 235, 239, 284.
 KHAJAG Karékine (TCHAKALIAN Karékine) : 49.
 [G3] Kharpert [Elazığ] : 145, 155, 205, 209, 285, 290.
 KHATCHADOURIAN (professeur, Istanbul) : 393.
 KHATCHADOURIAN Hranouch : 160.
 KHATCHADOURIAN Iskouhi : 153.
 KHATCHADOURIAN Karékine Vartabed : 119, 120, 127, 132-134, 137, 139-141, 143-145, 150, 153-155.
 KHATCHADOURIAN Khatchadour : 167.
 KHATCHADOURIAN Nersès : 160, 167.
 KHATCHADOURIAN Yervant : 144.
 KHERBEKIAN Garabed : 69, 106, 112.
 KHERLAKIAN Hagop : 238.
 KHODJASSARIAN Haïg : 51, 56.
 KHOSROV (Antakia) : 167.
 KHOUTSI Efendi : 124.
 KIAMIL Pacha [Kâmil Pacha] : 166.
 [F4] Kilis : 191, 192, 222.
 KOLANDJIAN Paylak : 85.
 KOMITAS (père) : 51, 56.

- [D3] Konya : 83, 86-88, 90, 94-98, 101-103, 106-108, 111-113, 118, 119, 127, 130, 131, 138, 139, 144, 145, 152, 212, 266, 341, 342, 344, 345, 347-356, 363, 364, 369-372, 374, 375, 378, 379, 382-386, 389, 396-399, 401, 405.
- KONYALIAN Assadour (Eregli) : 371, 372.
- KORIAN Hagop : 51, 118, 119.
- [E3] Kotch-Hissar [Koç Hisar] : 103, 129.
- KOTCHOUNIAN Missak : 26.
- KOTCHOUNIAN Sarkis : 26, 36, 47, 48, 51, 59, 62, 86, 89, 407.
- [E3] Kouchdjoular [Kuşcular] : 350.
- [C1] Kourou-Tchèchmé [Kuruçesme] (Istanbul) : 57.
- KRIKOR Efendi : 371, 375, 384.
- KRISSIAN Chavarch : 51.
- KROUZIAN (pasteur) : 142.
- [E4] Külek Station : 119, 121, 123-125, 127, 129.
- KURDIAN Nersès : 281, 285, 295.
- KURKDJIAN Stépan : 47, 68.
- [E4] Lambron (mont) : 123.
- LARENTS Lévon : 51.
- LOTI Pierre : 36.
- [G5] Maaden [Ma'din al 'Atîq] : 300, 301.
- MACKENSEN Auguste von : 280, 382.
- MAGHAKIAN Arthur : 49.
- [C1] Makriköy (Istanbul) : 71, 82.
- MALEZIAN Vahan : 142.
- [B1] Malkara : 283.
- MALOUMIAN Khatchadour : voir Agnouni.
- Malte : 91, 92.
- [C1] Maltépé (Istanbul) : 93, 407.
- MANOUKIAN Yeremia (Hentchak) : 64.
- MANUELIAN Takvor : 185.
- [F3] Marach : 167, 247, 345-347, 378.
- [H5] Marat [Marrât] : 210, 212.
- MARDIKIAN John : 126, 342, 348.
- MARDIKIAN Voskan Efendi : 35, 63, 64.
- MARKARIAN Arménag : 212, 215, 236, 238, 239, 241, 243, 253.
- [C1-C2] Marmara (mer de) : 36, 44, 52, 69, 93, 405.
- MATOSSIAN Hovhannès Bey : 129.
- MAZLOUMIAN Arménag : 175.
- MAZLOUMIAN Onnig : 142-144, 150, 153, 154, 156, 175, 176.
- MAZMANIAN Karnig : 139.
- MEDKE (docteur) : 270, 286, 288, 289, 293.
- MEGUERIAN Hrant : 119, 120, 138.
- MERCIER Désiré-Joseph : 185.
- [E4] Mersine : 125, 126, 161, 170, 171, 238.
- [G4] Meskené [Maskanah] : 175, 195, 306, 307, 317.
- MESSERIAN Maritsa : 158, 168, 180.
- MIDARIAN Karnig : 160.
- MINASSIAN Sarkis : 40, 48.
- MISKEDJIAN (docteur) : 51.
- MISSISSIAN Aghassi (Izmit) : 160.
- MISSISSIAN Hranouch (Izmit) : 160.
- MISSISSIAN Marguerite (Izmit) : 160.
- MISSISSIAN Soukias (Izmit) : 160.
- MOMDJIAN Abraham (Izmit) : 160.
- MOMDJIAN Melkon (Izmit) : 160.
- MOMDJIAN Zarouhi (Izmit) : 160.
- MORDJIGUIAN Aram : 295.
- MORDJIGUIAN Garabed : 288.
- MORDJIGUIAN Mikaël : 266, 272, 273, 277, 282, 283, 292, 295-301, 308-310, 313, 314, 317, 322, 400.
- [I4] Mossoul [Mosul] : 203, 205.
- MOUBAHADJIAN Apig : 69, 98, 106, 107, 109, 111-113, 407.
- MOUCHEGH (Mgr) : voir SEROPIAN Mouchegh (Mgr).
- MOUKHLIS Efendi : 159.
- MOURADIAN Abraham (Hentchak) : 64.
- MOURADIAN Balthazar Agha : 310.
- MOZIAN Lévon : 129, 131, 132, 170-173.
- [G4] Mumbidj : 144, 145, 152-155.
- MUSTAFA Efendi (Der ez-Zor) : 205, 211, 249, 262, 270, 296, 340.
- MUSTAFA KEMAL Atatürk : 25.
- NAKACHIAN Garabed (docteur) : 162.
- NALBANDIAN Mateos Efendi : 103.
- NATHANIAN Mikaël : 315, 327.
- NAZARETIAN Krikor : 50-52.
- NERSESSIAN Artin : 160, 164-166, 407.
- NICHANIAN Bédros : 50, 53, 71.
- NICHANIAN Hagop : 102.
- [C1] Nichantache [Nişantaşı] (Istanbul) : 34.
- [C1] Nizam (Istanbul) : 40.
- NOHOUDIAN pasteur : 167.
- NUBAR Boghos Pacha : 24, 67, 68, 78.
- ODIAN Yevpimé : 71.

ODIAN Khatchig : 23.
 ODIAN Krikor : 8, 23, 182.
 OHANIAN Hovhannès : 159.
 OHANIAN Nersès : 407.
 ORMANIAN Malakia (patriarche) : 380, 407.
 [C1] Ortaköy (Istanbul) : 51.
 [C1] Osmanbey (Istanbul) : 47.
 OSMAN Bey (Hama) : 163, 164, 194, 195.
 [F4] Osmanié [Osmaniye] : 124, 132, 134-136, 139, 384.
 [G4] Ourfa [Urfa] : 70.
 OUTFALIAN Hagop (Adana) : 160.
 [C1] Pancaldi (Istanbul) : 72, 87, 116.
 PAPAZIAN Barkev : 315, 326, 327.
 PAPAZIAN Takouhi : 160.
 PARAMAZ : voir SARKISSIAN Mateos.
 Paris : 8-10, 24, 38, 77, 253, 256, 329.
 PARSEGHIAN Kégham : 51.
 PASDERMADJIAN Karékine : 47, 281.
 PECHTIMALDJIAN Zarouhi : 162.
 [C1] Pendik (Istanbul) : 405-406.
 [C1] Péra (Istanbul) : 33, 40, 43, 66, 71, 79, 283, 402.
 Peremychl [Przemysl] : 45.
 PILIG : voir ARPIRIAN Pilig.
 PUZANT (dentiste, Césarée) : 159.
 [F4] Qatma [Qātma] : 139.
 [F4] Radjou [Rājū, Rajo] : 124, 139.
 [G4] Rakka [Raqqa] : 159, 202, 205.
 [I6] Ramadi [Ramādī] : 240, 241.
 RECHAT Mehmet : 52, 356.
 RECHDOUNI Andon : 315.
 RENAN Ernest : 185.
 RIFAT Mehmet (Alep) : 328, 344-348, 350-352.
 [B1] Rodosto : 119, 131, 137, 145, 239, 316, 354.
 ROSTOMIAN Rostom : 51.
 SABAHGULIAN [SABAH-GULIAN] Stépanos : 53, 56.
 [G4] Sabka : 274, 275, 301.
 SAHAG MESROB (Istanbul) : 197, 198, 244, 246-250, 252-256.
 SAHAGULIAN Archavir : 315-316, 331, 339-342.
 Saint-Pétersbourg : 41.
 SALAMEH (As) Abdallah : voir AS SALAMEH Abdallah.

SALEH Ibrahim Abou : 295, 297, 301, 308.
 [F1] Samsoun [Samsun] : 158, 168, 186.
 SAMUEL[IAN] Hrand : 36, 102, 103, 138.
 SARAFIAN Hampartzoum : 160, 167.
 Sarajevo : 31.
 SARKISSIAN Mateos (dit PARAMAZ) : 56, 64, 65.
 SAVA Anton : 337, 338, 345, 346.
 SCHULTZ capitaine : 264, 286, 316.
 [F2] Sébaste : voir Sivas.
 [F4] Sebil : 145, 147-150.
 SEYID HAMID Bey : 251, 255-260, 262, 264, 272, 279, 281, 291.
 SERENGULIAN Vartkès : 60, 69.
 SERENTS Sarkis : 351, 397.
 SEROPIAN Garabed : 120, 144, 145, 152, 155.
 SEROPIAN Mouchegh (Mgr) : 120, 134, 144.
 SÉTIAN Roupén (Alep) : 193, 317.
 SIAMANTO (Adom Yardjanian) : 51.
 [C1] Silivri : 131.
 [H4] Sindjar dagh [Sindjar dag] (mont) : 220-222, 242.
 [F1] Sinop : 37.
 [C1] Sirkedji (Istanbul) : 71.
 [F2] Sivas (Sébaste) : 84, 161, 239.
 [B3] Smyrne : voir Izmir.
 SOCRATE Efendi : 162.
 SOUZIPIAN Yeghia : 130-132, 350.
 SUKERIAN Efendi (Adabazar) : 108.
 [E3] Sultaniye (Kara-Pounar) [Karapınar] : 109, 348, 352, 353, 355, 360-364, 367, 368, 370-375, 377, 378, 380, 382-388, 390-395, 398, 406.
 [E3] Tach Dourmaz [Taş Durmaz] : 350.
 [C1] Taksim (Istanbul) : 48, 63, 66, 283.
 TALAAT Pacha [Talât Paşa] : 9, 33, 43, 60, 67, 69, 161, 330, 339, 341, 373.
 TANELIAN Haroutioun : 247, 295.
 TANELIAN Stépan : 247.
 TARAK Andon Efendi : 404-407.
 TARAQDJIAN Nîchan : 131.
 [E4] Tarson : voir Tarsous.
 [E4] Tarsous : 114, 115, 118-123, 125, 126, 129-132, 134, 135, 140, 142, 145, 160, 161, 170, 172, 175, 342, 347, 348, 397.
 TAVOUKDJIAN Nersès : 167.
 TAVTER Joseph : 266.
 TCHAKERIAN Nersès : 89-93, 98, 100, 107, 108.

- TCHALEKIAN Haroutioun : 354, 360, 362.
 [E2] Tchanguere [Çangırı] : 53, 118, 122, 130.
 [C1] Tchataldja [Çatalca] : 137.
 [C1] Tchengueltköy [Çengelköy] (Istanbul) : 83.
 [C2] Tchenguiler [Çengülür] : 109.
- TCHUGURIAN Dikran : 51.
- TCHUMLEKDJIAN Simon (CHIRAKATSI) : 407
- TCHOBANIAN Archag : 10.
 [C1] Tchorlou [Çorlu] : 61, 131.
- TEBIRIAN David : 372, 377, 380.
 [C1] Techvikeh [Teşvikiye] (Istanbul) : 34.
- TELLALIAN Stépan : 156, 160.
- TERLEMEZIAN Hovhannès : 118, 119.
- TEVFIK (Kilis) : 56, 192, 212, 217, 220, 221, 238, 242.
- THÉOTIG Archagouhi : 47, 48, 350.
- TOLAYAN Yervant (dit GAVROCHE) : 49, 56, 57, 380, 390.
- TOLSTOÏ Léon : 24.
- TOPDJIAN (docteur) : 51.
- TOPOUZIAN Yervant : 64.
- TORKOM : 36-41.
- TORKOMIAN Vahram : 49, 56.
- TOROSSIAN Bédros (dit Docteur Benne) : 64-66.
- TOROSSIAN Krikor : 49, 390.
- TOVMASSIAN Tovmas : 64.
 [G2] Trébizonde : 24, 142.
 [I3] Van : 41, 42, 60, 84, 327, 328, 372.
- VANIGUIAN Kégham : 64.
- VARAZDAT (Diarbékir) : 53, 56.
 Varna : 64.
- VAROUJAN Daniel : 15, 48.
- VARTAN (père) : 51.
- VARTKÈS : voir SERENGULIAN Vartkès.
- VOSKI (père) : 184, 243, 295, 296, 350, 351.
- VRAMIAN Archag : 60.
- YARDJANIAN Atom : voir SIAMANTO.
- YEGAVIAN Hrant (Hentchak) : 64.
- YERETSIAN Meguerditch : 64.
 [F4] Youmourtalik [Yumurtalık] : 136.
 [F5] Zahlé : 162, 176, 177.
- ZAKARIAN Lévon : 108, 129, 172.
- ZAKARIAN Nersès : 51.
- ZARTARIAN Roupen : 49.
 [F3] Zeytoun [Zeytun] : 109, 344, 377, 378.
- ZIYA Efendi (Alep) : 318, 343, 344, 375, 376, 379, 380.
- ZOHRAB Krikor : 38-40, 60, 69, 70.
- ZOLA Émile : 24.

TABLE

PRÉFACE	
MORT ET VIVANT, LE TÉMOIN EXEMPLAIRE	7
AVANT-PROPOS	23
CHAPITRE 1	
L'ORIGINE DE LA GRANDE GUERRE	31
CHAPITRE 2	
LA NUIT FUNESTE	47
CHAPITRE 3	
DANS MA CACHETTE	53
CHAPITRE 4	
JOURS D'ANGOISSE	59
CHAPITRE 5	
LA PRISON ET LA DÉPORTATION	71
CHAPITRE 6	
À TARSOUS	129
CHAPITRE 7	
À ALEP	141
CHAPITRE 8	
À HAMA	157
CHAPITRE 9	
DE ALEP À DEIR EZ-ZOR	189
CHAPITRE 10	
AL BUSSEIRA	219
CHAPITRE 11	
À DEIR EZ-ZOR	251

CHAPITRE 12	
DE DEIR EZ-ZOR À ALEP	295
CHAPITRE 13	
À ALEP	315
CHAPITRE 14	
À KONYA	347
CHAPITRE 15	
À SULTANIYE	367
CHAPITRE 16	
VERS CONSTANTINOPLE	395
ÉPILOGUE	409
BIOGRAPHIES	413
CARTE	429
INDEX	433